

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier de l'Unesco

JANVIER

1956

(9^e année)

France : 40 frs

Belgique : 8 frs

Suisse : 0,75 fr

40 MILLIONS
DE
RÉFUGIÉS

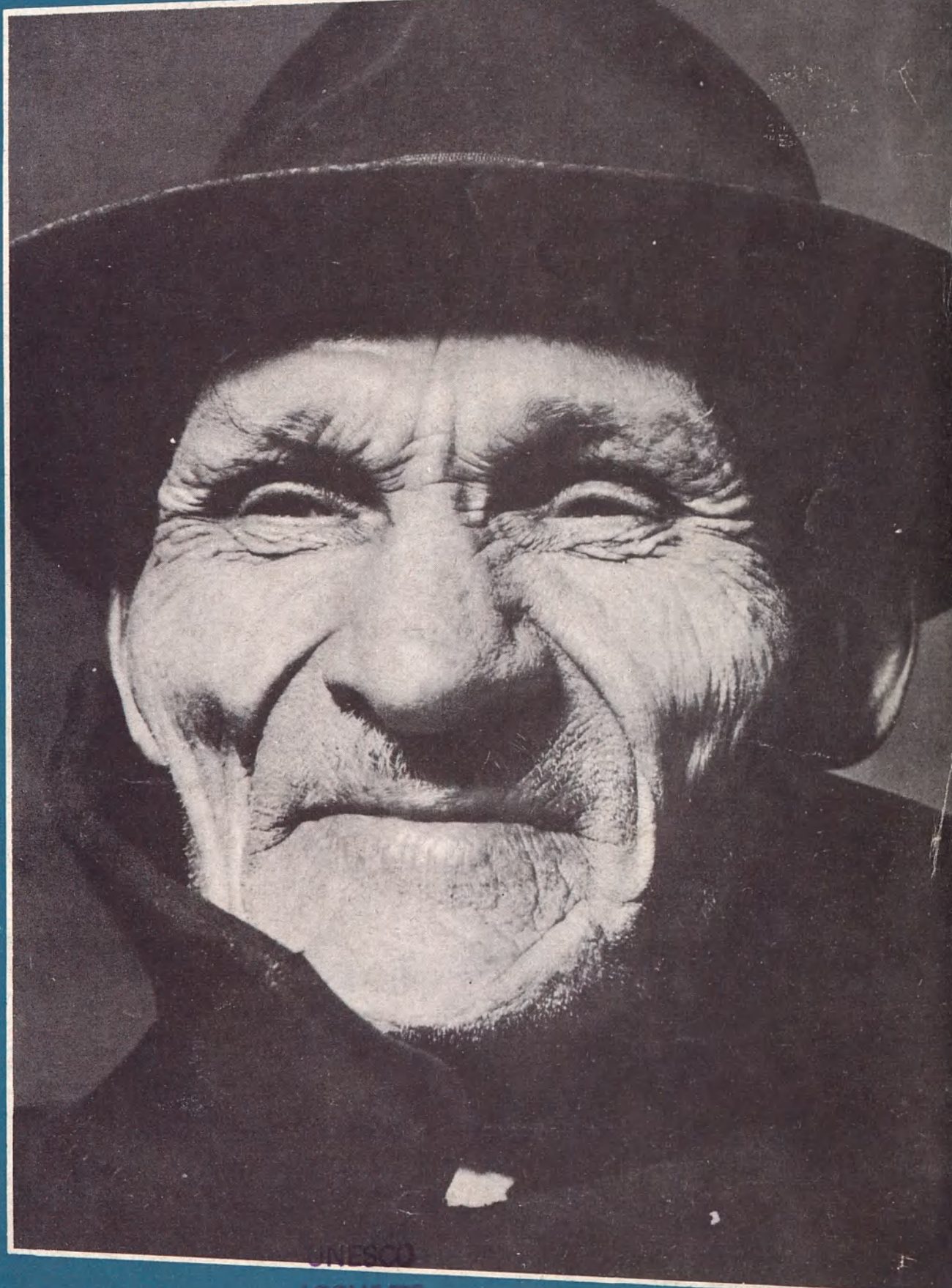
Un des plus
grands problè-
mes humains
de notre temps

★

Le secret perdu
de la peinture
à l'encauste

★

Le "diable"
bâtit une école
en Afrique



UNESCO
ARCHIVES

Un quai... Bremerhaven... un jour de juillet 1955 un navire vient de larguer ses amarres. A son bord des centaines de réfugiés pour qui l'espoir devient soudainement une réalité... Mais à terre quelqu'un ne part pas : une vieille femme que personne ne veut accepter.

(Photo copyright Yvan Dalain.)



JANVIER 1956
9^e ANNÉE

SOMMAIRE.

PAGES

- 3 EDITORIAL**
- 4 LE PRIX NOBEL DE LA PAIX**
est attribué aux réfugiés.
- 5 TINOS, L'ILE DU MIRACLE**
Ils attendaient depuis plus de sept ans.
- 10 40 MILLIONS DE DÉRACINÉS**
l'un des plus grands problèmes humains, par James Douglas.
- 16 PRISONNIERS DE LA MER**
Marins « enchaînés » à leur navire, par Louise de Béa.
- 17 QUELLE EST VOTRE NATIONALITÉ? NANSEN**
Pionnier de l'Arctique, champion des réfugiés.
- 18 LA PLUS GRANDE MIGRATION DE L'HISTOIRE**
12 millions d'Indiens et de Pakistanais sur les routes.
- 21 AUX ANTIPODES**
des camps de D.P. par H.G.M. Murphy.
- 23 VILLAGE RECONSTRUIT, FOYER RETROUVÉ**
Renaissance de La Roque-sur-Pernes

AUTRES ARTICLES ET CHRONIQUES

- 26 LA HACHE DE FER**
la chronique d'Alfred Métraux.
- 28 LE DIABLE AIDE L'UNESCO**
à construire une école, par Daniel Behrman.
- 30 LA PEINTURE A L'ENCAUSTE**
Son secret est perdu, par L. et G. Attinelli.
- 33 NOS LECTEURS NOUS ECRIVENT**
- 34 LATITUDES ET LONGITUDES**
- 35 UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE**
Vu et Lu en 1955 dans le « Courrier de l'Unesco ».



Mensuel publié par
L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

Bureaux de la Rédaction :
Unesco, 19, avenue Kléber, Paris - 16^e, France.

Directeur-Rédacteur en Chef :
Sandy Koffler.

Secrétaires de rédaction :
Edition française : Alexandre Leventis.
Edition anglaise : Ronald Fenton.
Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade.

Maquettiste :
Robert Jacquemin.

Chargés de la diffusion :
Jean Groffier.
U.S.A. : Henry Evans,



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier » : 400 francs fr. ; 8/- ; ou \$2.00 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, av. Kléber,
MC. 55. I. 98. F.



Ce vieillard est un des 350.000 réfugiés européens qui n'ont pas encore trouvé un lieu ou un pays où ils pourraient se fixer d'une façon permanente. Plus de 75.000 d'entre eux vivent dans des camps en Allemagne, en Autriche, en Italie et en Grèce. Ils bénéficient de la protection internationale qui leur est accordée par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, dont le but est de réinstaller ces « déracinés » soit outre-mer soit dans le pays où ils ont trouvé un asile

Photo Nations Unies

REFUGE : « asile, retraite, lieu où l'on se retire pour échapper à un danger : les églises étaient jadis des lieux de refuge. »

Réfugié : « qui a quitté son pays pour éviter des persécutions ou une condamnation, ou pour fuir une invasion. »

Telles sont les définitions — tirées du Larousse — s'appliquant à ces deux vocables, et qui, ajoutées à celle de « déraciné » : « qui a quitté son pays d'origine » — donnent une notion générale de ces trois termes.

Si le problème des déracinés est de nos jours immense, il a déjà existé au cours de l'Histoire, sous des latitudes et des conditions diverses, et pour ne remonter qu'à 1685, les Protestants qui s'expatrièrent après la révocation de l'Edit de Nantes reçurent le nom de « réfugiés ».

Après la guerre de 1914, était réfugié, selon la définition classique, « celui qui a cherché refuge dans un territoire autre que celui où il résidait précédemment à la suite d'événements politiques qui rendent impossible ou intolérable la prolongation de la résidence sur son ancien territoire ». Ce qui était bon pour l'entre-deux-guerres s'est trouvé modifié du fait même de l'évolution des événements et de leurs conséquences, dès la fin des hostilités en 1945.

En juillet 1951, la Convention relative au statut des réfugiés a été adoptée au cours d'une conférence réunissant vingt-huit pays. Cette convention, qui est la codification la plus rationnelle réalisée jusqu'à ce jour sur le plan international, a fixé comme suit le « cas réfugié » : « toute personne qui craignait avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité ou bien hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle, et ne peut ou ne veut pas se réclamer de la protection de ce pays ».

Mais derrière ces étiquettes officielles qui « épinglent » le réfugié, il y a l'homme, ces hommes, ces femmes, ces enfants qui sont des épaves et, comme l'a dit Antoine de Saint-Exupéry :

*« Il s'agit de vous secourir, vous là-bas,
« Il s'agit de vous faire libres dans la
« terre où vous avez le droit fondamental
« de développer vos racines. »*

A cet appel émouvant, ajoutons celui du Dr. G. J. van Heuven Goedhart, Haut Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés : « Nous ne devons jamais oublier cet homme, derrière nos textes et nos documents et dans le cours de nos discussions. Il nous faut toujours avoir présent à l'esprit cet homme qui passe la frontière, portant dans son pauvre baluchon une décision grave : celle de quitter tout ce qui lui était cher et de pénétrer dans un avenir inconnu, plein de foi dans la liberté, et dans la réception que lui réserve le monde libre. Les réfugiés sont des êtres humains utiles, courageux, dignes de confiance, industriels et honnêtes. N'oublions jamais qu'un réfugié est, en principe, un être humain de grande classe. A la liberté, il a offert, peut-être sans le savoir, le sacrifice de tous ses biens et de toutes les garanties dont il jouissait. »

Le problème des réfugiés demeure entier, onze ans après la cessation des hostilités. Il englobe entre 30 et 40 millions d'êtres. Il est immense, tragique. Il est à l'échelle de l'homme et du monde.

Ce numéro du Courrier de l'Unesco lui est consacré, au moment où le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés reçoit le prix Nobel 1954 de la Paix pour l'œuvre qu'il doit poursuivre jusqu'à la fin de son mandat, fin 1958.

LE PRIX NOBEL DE LA PAIX

récompense l'œuvre
des Nations Unies en
faveur des réfugiés

Le Prix Nobel de la Paix pour 1954 vient d'être attribué au Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés. Voici un extrait de l'allocution de remerciement prononcée par le Haut Commissaire, M. G. J. van Heuven Goedhart.

On pourrait trouver dans la vie d'Alfred Nobel la réponse à une question que beaucoup de gens ont pu se poser en apprenant la décision du Comité Nobel d'attribuer le Prix Nobel de la Paix à une institution internationale s'occupant du sort des réfugiés. La vie d'Alfred Bernhard Nobel présente quelques caractéristiques qui soulignent la relation étroite qui existe entre ses idées et celles qui sont à la base de tout programme constructif pour les réfugiés. Mes collègues et moi-même savons parfaitement que ce n'est pas la première fois que l'existence d'un tel lien semble avoir été reconnue par le Comité Nobel du Storting norvégien au cours de ses délibérations pour l'attribution de cette récompense.

Quarante-trois ans après la mort de Nobel, survenue en 1895, le Prix Nobel de la Paix fut décerné à l'Office Nansen pour les réfugiés. Ce fait s'est produit huit ans après la mort de Fridtjof Nansen, ce grand Norvégien, mais alors qu'il vivait encore le Comité Nobel avait déjà donné la preuve de son sens de « l'indivisibilité d'une notion raisonnable de la paix » en accordant — en 1922 — le Prix Nobel de la Paix à Nansen en personne.

La paix, ainsi qu'on l'a justement définie de différentes manières, est bien plus que l'absence de guerre. C'est plutôt un état dans lequel aucun peuple d'aucun pays, en fait aucun groupe de gens, ne vit dans la crainte ou dans le besoin. Pour cette raison, la paix réelle est un idéal qui doit être poursuivi par l'humanité avec une persévérance impitoyable et infatigable, mais en même temps c'est un idéal que l'humanité ne peut jamais réaliser totalement. Alfred Nobel était certainement conscient de l'indivisibilité de la paix et de son caractère universel. Je voudrais,

à l'occasion du 60^e anniversaire de sa mort, rendre hommage à sa mémoire.

Pendant ses cinq années d'existence, notre institution a dû lutter sur deux fronts au moins. D'une part, il fallait convaincre les Gouvernements de l'existence d'un problème des réfugiés, d'une ampleur considérable et demeuré sans solution après que l'Organisation internationale des Réfugiés eut fermé ses portes. D'autre part, il était nécessaire de persuader les Gouvernements de participer au

Fonds des Nations Unies pour les réfugiés, qui constitue la base financière du programme quadriennal destiné à élaborer des solutions permanentes aux problèmes des réfugiés et à fournir une aide d'urgence aux réfugiés nécessiteux.

Il y a encore aujourd'hui, principalement en Europe mais aussi dans le Proche et l'Extrême-Orient, des centaines de milliers de réfugiés qui n'ont pas encore été en mesure de trouver une solution à leurs difficultés. Aussi, on ne peut mettre en doute la nécessité d'un programme tel que celui que nous mettons à exécution. Mais tandis que nous pouvons dire que la première bataille — la reconnaissance de l'existence du problème et de la nécessité de le résoudre — a été gagnée, la deuxième — l'ob-

tention de l'aide nécessaire pour mener à bien un programme de quatre ans — est encore indécise. Jusqu'à présent, la réponse des Gouvernements à notre appel a été décevante. C'est pour cette raison que nous sommes profondément reconnaissants pour l'encouragement que représente pour notre institution l'attribution du Prix Nobel de la Paix ; encouragement qui, nous l'espérons, trouvera un écho auprès des Gouvernements eux-mêmes.

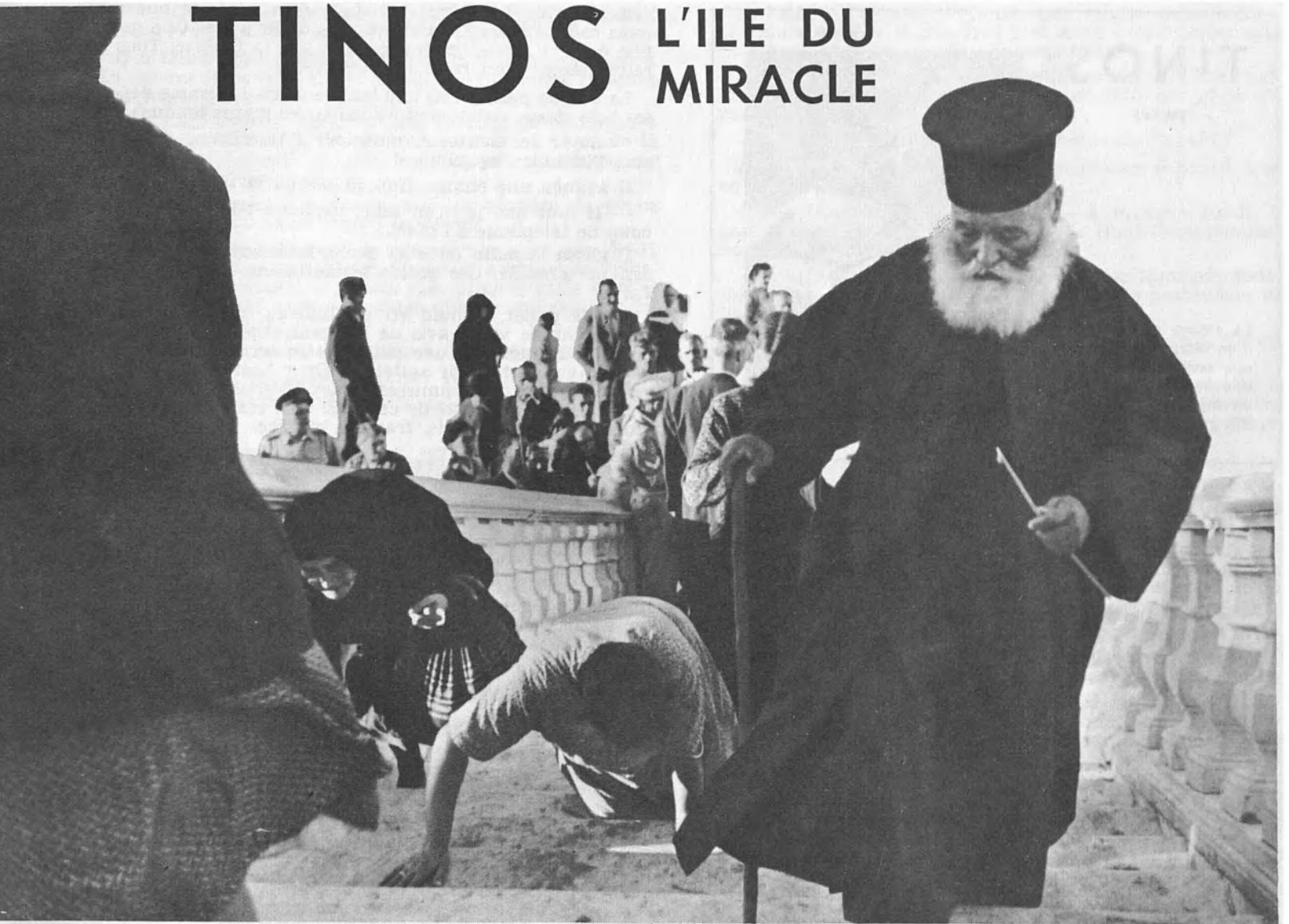
M. Gerrit Jan van Heuven Goedhart, de nationalité néerlandaise est docteur en droit de l'Université de Leyde. Avant la déclaration de guerre, il dirigeait la rédaction de deux journaux néerlandais bien connus. En 1941 il entra dans la Résistance mais poursuivit sa carrière de journaliste en publiant clandestinement « Het Parool ». En 1944, il réussit à s'enfuir des Pays-Bas et gagna la Grande-Bretagne par la Belgique, la France, l'Espagne et Gibraltar. Peu après son arrivée à Londres, il est nommé Ministre de la Justice du Gouvernement néerlandais en exil. Après la guerre il reprend la direction de « Het Parool », fonction qu'il assume jusqu'en 1950. Le Dr. van Heuven Goedhart a représenté les Pays-Bas à de nombreuses sessions des Nations Unies et a été vice-président de la délégation néerlandaise aux 4^e et 5^e sessions de l'Assemblée générale de l'O.N.U. Nommé Haut Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés le 14 décembre 1950 pour une durée de trois ans à dater du 1^{er} janvier 1951, il a vu son mandat prorogé de cinq ans par l'Assemblée générale.



Photo Nations Unies.

QU'EST-CE QUE LE HAUT COMMISSARIAT des Nations Unies pour les Réfugiés? Cet organisme n'est pas une institution spécialisée, mais fait partie intégrante des Nations Unies. Le Haut Commissariat a été créé à la fin de 1950 par l'Assemblée Générale et la durée de son mandat, fixée à trois ans à compter du 1^{er} janvier 1951, a été prorogée jusqu'à la fin de 1958. Le Haut Commissaire, M. G. J. van Heuven Goedhart, est assisté par un adjoint, M. James M. Read, de nationalité américaine et par un secrétariat international de quelque 130 membres. Le siège du Haut Commissariat est situé à Genève et comporte quatorze délégations et sous-délégations. Onze d'entre elles travaillent en Europe, une en Moyen-Orient, une en Amérique du Nord et une en Amérique du Sud. Le Haut Commissariat et le Comité inter-gouvernemental pour les migrations européennes ont en outre une délégation commune à Hong-Kong et à Shanghai.

TINOS L'ILE DU MIRACLE



Photos copyright Magnum - Ernst Haas



Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés a décidé d'utiliser le montant du Prix Nobel, soit environ douze millions de francs français, pour réinstaller définitivement 125 réfugiés, qui, depuis sept ans, vivent au camp de Tinos. Tinos est une île des Cyclades célèbre pour les « miracles » de la Sainte Icone au pied de laquelle, chaque année, des milliers de pèlerins venus de tous les coins de la Grèce viennent se prosterner. L'article qui suit relate ce que fut pour ces 125 déracinés les sept années passées dans le camp. Ces deux photos montrent les pèlerins précédés par un Pope, gravissant les marches de la cathédrale, et les yeux tournés vers l'Icône au moment où un « miracle » vient de se produire. Pour les réfugiés, il s'agit également d'un miracle : d'ici quelques mois ils connaîtront de nouveaux horizons, auront du travail, à nouveau seront réintégrés dans l'immense communauté humaine.



TINOS

(suite)



La ration quotidienne d'un réfugié de Tinos : une assiette de soupe, un morceau de pain, un oignon et quelque 25 grammes d'olive.

“**I**ls veulent tous aller en Amérique, tous. Voilà sept ans qu'ils sont ici. Ils n'ont rien à faire et nous ne savons qu'en faire. »

— Qui « ils » ? demanda Ronald Doyle, un photographe venu faire un reportage dans l'île de Tinos.

Le propriétaire de l'hôtel Poseïdon indiqua du menton l'immeuble d'en face.

— Ceux de ce bâtiment, les réfugiés. Que Dieu leur vienne en aide. Sur notre île, nous n'avons pas assez de travail pour nos propres gens. Alors, vous pensez, pour des étrangers !

Après avoir défait ses valises et s'être lavé les mains, Ronald alla se mettre au balcon et regarda. En face, de l'autre côté de la rue, il vit un garçon appuyé contre un mur. Manifestement, il attendait que Ronald sorte. Ronald regarda encore le port puis il rentra, prit son matériel, jeta un rapide coup d'œil sur le prospectus touristique de l'île et quitta l'hôtel.

Le garçon — Pierre — qui avait porté sa valise au débarcadère, s'approcha de lui sans dire un mot et Ronald lui donna son flash à porter, comme s'il en avait été convenu ainsi entre eux. Ils montèrent le long chemin pavé de galets et débouchèrent face à la cathédrale. Ils gravirent les marches et entrèrent.

Soudain, Ronald remarqua une jeune fille en prières. Elle était très jolie, avec des cheveux noirs, de grands yeux et des lèvres aux courbes délicates ; elle était mal habillée, mais il y avait en elle un air de dignité qui fit impression sur Ronald. Elle se dirigea vers la sortie. Il la suivit. Puis elle disparut dans une rue pleine de monde.

— Bon, dit Ronald. Trop tard.

Le soir, lorsqu'ils rentrèrent, le jeune Pierre, qui portait encore le flash, saisit la main de Ronald.

— Dites, monsieur, vous voulez voir mon père et ma mère ?

Ronald sourit pour lui indiquer qu'il acceptait. Il pensait que le garçon désirait que ce qu'il avait gagné soit remis à ses parents. Ils entrèrent dans la cour du Centre des réfugiés. C'était l'heure du repas. Des hommes et des femmes de tous âges et des enfants portant des assiettes et des bols en fer-blanc où l'on voyait une soupe claire, quelques oignons, des olives et du pain, venaient de la cuisine commune, traversaient la cour et rentraient dans le bâtiment principal. Ce n'était pas beaucoup pour se nourrir.

Le garçon et l'homme s'engagèrent dans un long corridor. Le garçon ouvrit une porte : un homme d'une cinquantaine d'années était debout près de la table ; il tenait des bols et des assiettes et se dispo-

sait à sortir. La mère s'occupait d'un bébé de quelques mois couché dans un berceau près de la porte. Une petite fille de sept ans environ regardait par la fenêtre. Tous se retournèrent pour regarder le visiteur.

Le garçon parla dans une langue slave. L'homme déposa ses bols et ses assiettes et s'avança, les mains tendues.

— Soyez le bienvenu, monsieur l'Américain, dit-il. Je suis Vladimir Papapoudos.

Il avança une chaise. Ronald secoua la tête.

— Il faut que je m'en aille, expliqua-t-il. J'attends un coup de téléphone à l'hôtel.

Il glissa la main dans sa poche intérieure d'où il retira son portefeuille. Ces gestes le mettaient toujours mal à l'aise.

Sur le palier, Ronald vit un tableau d'affichage où se trouvaient de vieux avis de l'Organisation internationale pour les Réfugiés et une petite lettre écrite à la machine que les courants d'air agitaient. On y lisait : « Le représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés viendra le 27 de ce mois. » Le texte était tapé en trois langues : anglais, français et grec.

Le lendemain matin, lorsqu'il descendit, Ronald vit M. Papapoudos et trois autres hommes dans le hall de l'hôtel. Ils le saluèrent. L'un était le président de l'Association des réfugiés. Les deux autres, des membres du Comité. Il expliqua que tous les réfugiés du centre avaient été très excités lorsqu'ils avaient appris qu'un journaliste était venu à Tinos pour prendre des photographies. Le jeune Pierre leur avait dit que l'Américain travaillait pour un grand journal et tous maintenant espéraient qu'il publierait des articles les concernant pour qu'on fasse quelque chose pour les aider.

Mais n'est-ce pas une catastrophe ?

Il y a sept ans que nous sommes ici...

RONALD était embarrassé. Il invita les hommes à déjeuner avec lui, et pendant qu'ils mangeaient, il leur expliqua qu'il avait été envoyé en mission spéciale à Tinos pour une publication touristique et géographique. Même s'il prenait des photographies des réfugiés, il n'était pas sûr qu'un journal accepterait de les publier.

— Vous comprenez, dit-il, les journaux n'achètent un reportage que lorsqu'il s'agit d'une catastrophe.

— Mais, n'est-ce pas une catastrophe ? demanda le président de l'Association des réfugiés ? Il y a sept ans que nous sommes sur cette île, et si personne ne nous en fait sortir, nous y finirons nos jours. Nous n'avons même pas assez d'argent pour aller à Athènes chercher du travail !

Photos UNREF



Ronald ne savait que répondre. Il comprenait qu'il serait cruel de refuser à ces gens ce qu'ils demandaient.

Il se laissa donc guider dans l'île par les quatre hommes. En dehors de la ville, un des membres du Comité ramassa une poignée de terre.

— J'étais fermier, dit-il, et mon rêve est de retourner à la terre. Ici, sur cette île, tout est pris. S'il y avait de la terre libre, plusieurs de nos familles pourraient gagner leur vie en la cultivant.

Lorsque le groupe passa devant les barques de pêche dans le port, un autre rompit le silence.

— Parfois, ils acceptent de m'emmener avec eux, dit-il, pendant la saison touristique, lorsqu'on achète notre poisson. Vous comprenez, si j'avais mes propres filets et si je pouvais louer un bateau, je crois que je pourrais gagner ma vie en pêchant.

— Pourquoi n'essayez-vous pas ? demanda Ronald.

— Mais d'où aurais-je l'argent ? répondit le réfugié.

— Mais ne pourriez-vous faire un emprunt ?

— Mais n'y a-t-il personne qui veuille vous aider ? demanda Ronald. Il doit bien y en avoir ! Ce représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies ?

— Il prend des notes et il établit des plans, dit le chef, mais il n'a pas d'argent et que peut-on faire quand on n'a pas d'argent ?

— Comment vivez-vous alors ? demanda Ronald.

M. Papapoulos qui était resté silencieux pendant tout ce temps prit la parole.

— Le Gouvernement nous donne à manger, dit-il. Il paie l'éclairage et le chauffage, et le Haut-Commissariat nous donne aussi quelque chose.

— Mais n'y a-t-il rien que vous puissiez faire par vous-mêmes ? demanda Ronald qui avait sondé la profondeur de leur misère et de leur abandon.

— Nous faisons quelque chose, dit le président. Venez, vous verrez.

Ils marchèrent dans les rues de la vieille ville et s'arrêtèrent près de la cathédrale où une femme vendait des chemins de table brodés et des bateaux miniatures taillés dans le bois.

— Avec ça, on paie le lait des bébés et des vieillards, mais nous n'avons pas assez de fil ou de tissu pour que cela rapporte vraiment...

Aucun pays n'avait besoin d'un philosophe

A grands pas pressés et énergiques, le président ramena le groupe au Centre des réfugiés.

— Vous comprenez, dit Ronald, avec les photographes, c'est comme avec un film. Vous prenez l'histoire de quelques personnes. Vous racontez cette histoire et le public se rend compte que ce ne sont pas seulement quelques personnes qui sont dans le besoin, mais beaucoup, beaucoup de personnes. Je raconterai votre histoire, je photographierai votre histoire de façon que chacun assiste à ce qui vous arrive comme s'il s'agissait de lui-même.

— Que dois-je faire ? demanda Katia, la jeune fille.

— Je veux que vous reconstituez la vie que vous avez eue ici à Tinos depuis que vous y êtes installée.

— Cela fait des années, dit Katia. Nous sommes venus ici quelques semaines après notre arrivée en Grèce. On nous a dit que c'était le seul endroit où il y avait encore de la place.

— Au cours de la première semaine, nous avons rencontré Mme Korianovi, une assistante sociale d'une institution bénévole, à qui nous avons donné tous les

détails nous concernant. J'étais étudiante ; Stemen était médecin. Je parle couramment l'anglais ; il parle couramment le français. Nous étions prêts à accepter n'importe quel travail pourvu que nous restions ensemble. Nous avons rempli des formules et nous avons attendu.

— J'avais eu l'idée de donner des leçons d'anglais aux enfants du camp en attendant notre départ ; mais même les adultes voulaient venir, car tous espéraient qu'un jour ou l'autre ils pourraient partir.

— Il y avait M. Zamanov, sa femme et sa mère. La mère de M. Zamanov était trop âgée pour émigrer et, lui, refusait de partir sans sa mère. Il ne le lui avait jamais dit, et la vieille Mme Zamanov venait assister à mes leçons et elle s'évertuait à parler anglais. Elle disait sans réfléchir : « Quand nous serons en Amérique », et je crois que ce qui m'a fait le plus de peine, c'est d'entendre cette borne vieille parler d'un avenir dont chacun savait qu'il ne lui était pas réservé. Il y avait aussi Mlle Domnavico qui, étant fille-mère, ne pouvait pas émigrer. Il y avait le professeur Zuliakus qui ne pouvait aller nulle part parce qu'aucun pays ne paraissait avoir besoin d'un philosophe ; il y avait encore Pravdec, un plombier, qui ne comprenait pas pourquoi aucun pays ne voulait de lui. C'étaient de bons élèves, mais aucun pays ne semblait disposé à les accueillir.



Photos UNREF

ON LES APPELLE LES « OUBLIÉS DE TINOS ». Depuis sept ans ils attendent et tout en eux exprime la résignation et parfois cette sainte colère qui anime les désespérés. Mais en ce début 1956, désespoir et colère ont fait place à l'optimisme que provoque la réinstallation prochaine des réfugiés de Tinos soit dans les deux Amériques, soit en Australie, soit dans tout autre pays qui accepte enfin de les accueillir et de les intégrer à sa population.

Les hommes ricanèrent.

— Sans garantie ? demandèrent-ils. Vous ne connaissez pas les banques !

Lorsqu'ils rentrèrent au centre des réfugiés, ils virent la jeune fille de la cathédrale. Un des membres du Comité s'approcha d'eux.

Le président qui, à force de parler, était devenu très excité, dit à Ronald :

— Nous sommes tous des inutiles ici, coupés du reste du monde.

Il montra un homme du doigt.

« C'est Stemen, regardez-le. Un docteur, un chirurgien. Il n'a pas l'autorisation de travailler. On ne lui permet pas de s'en aller. Regardez sa sœur. Elle est tuberculeuse. Un moment, ils ont pensé qu'ils iraient en Amérique, mais il n'en est plus question maintenant... »

— Pourquoi ? demanda Ronald.

— Parce que c'est ainsi, dit le président. Si vous n'êtes pas en bonne santé ou si vous êtes trop vieux, vous ne pouvez pas sortir. Nous voulons tous aller vivre en Amérique ou au Canada ou n'importe où, mais tout ce que nous obtenons, ce sont des promesses qui ne se réalisent jamais.

TINOS

(suite)

Ce « bureau de poste » est en réalité le camp (provisoire depuis sept ans) des réfugiés de Tinos.



« Nous étions arrivés à Tinos depuis près de deux ans lorsqu'un beau jour, Mme Korianovi nous fit revenir dans son bureau. Elle paraissait très excitée et très heureuse. Un docteur de Chicago avait accepté de répondre pour nous. En effet, quelques semaines plus tard, on nous fit venir à Athènes pour une entrevue. Nous y avons signé les papiers et nous sommes allés voir un médecin pour un dernier examen médical. Je n'oublierai jamais ce jour-là. Nous avions attendu à cause de la radiographie. Nous étions très gais lorsque nous sommes allés chez le médecin. Il me fit asseoir et me montra une légère ombre sur la plaque.

— Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous, dit-il. Vous voyez cela, c'est une tache au poumon. Ce n'est pas un stade actif de tuberculose, m'a-t-il dit, en réalité, ce n'est rien que l'on ne puisse guérir avec du repos et de la bonne nourriture.

Mais c'était suffisant pour que l'on n'accorde pas le visa. Stemen et moi nous étions déprimés. J'ai dit à Stemen d'aller seul en Amérique. Il n'a pas voulu et j'étais très malheureuse. A cause de moi, Stemen a son avenir gâché.

Comme les autres, nous venons voir tous les bateaux d'Athènes dans l'espoir que quelqu'un du dehors apportera des nouvelles pour nous, mais je sais très bien que pour nous il n'y a plus de bonnes nouvelles à espérer.

C'est alors qu'il photographiait cette dernière scène que Ronald eut conscience de l'agitation des réfugiés qui l'entouraient. Levant la tête, il vit le président monter à bord et parler à un groupe d'hommes. Les réfugiés se turent.

Que cela vous aide à faire bon voyage

Vous connaissez tous le représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies, dit-il. Il désire vous dire quelques mots.

Le représentant se détacha du groupe.

— Cette fois, je suis venu, dit-il, avec une mission de sélection de deux pays d'Europe. Le Haut-Commissaire a lancé un appel en faveur de la fermeture des camps et on a constitué un fonds grâce auquel nous espérons pouvoir aider un grand nombre d'entre vous.

« Bien entendu, nous devons procéder par étapes. Nous essayons d'envoyer le plus grand nombre possible d'entre vous dans d'autres pays. Mais nous ne pouvons pas placer tout le monde tout de suite. Il y en a qui devront rester. Mais, ceux-là, nous les aiderons aussi. »

Il s'éloigna et le chef leva de nouveau les mains.

— Nous procéderons par ordre alphabétique, dit-il. Que chacun rentre au camp et prenne ses papiers.

Les réfugiés alignés devant l'hôtel formaient un tableau

émouvant; tous, hommes et femmes, serraient des papiers dans leurs mains, le visage tendu. On parlait peu. Leur président faisait fonction d'huissier. Une famille après l'autre entraient.

Ronald parcourait la file et prenait des photographies. Lorsqu'il s'aperçut que ni Katia ni Stemen ne s'y trouvaient, il demanda au père de Pierre :

— Où est Stemen?

Ronald traversa la rue et entra dans le bâtiment vide. Finalement, il les trouva.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en bas? demanda Ronald.

Katia se retourna; elle le considéra pendant un long moment.

— Vous savez que je suis tuberculeuse?

— En voilà une raison, dit Ronald. Vous devriez descendre et voir ces gens; qu'avez-vous à perdre?

Katia hocha la tête.

— J'en ai assez de remplir des formules, dit-elle.

— Mais ne comprenez-vous donc pas? cria Ronald, si vous n'y allez pas, Stemen n'ira pas non plus et s'il n'y va pas, vous n'aurez plus aucun des deux la moindre chance de jamais quitter ce trou. Vous n'avez pas le droit d'être égoïste.

Stemen se leva et regarda Ronald.

— Va-t'en... dit-il, va-t'en, *get out!*

Katia se précipita et retint Stemen par le bras. Elle regarda Ronald.

— Vous avez raison, dit-elle. Nous irons.

Le tour de Katia et de Stemen était venu. Le président leur fait signe d'entrer.

— Ces deux messieurs — il montra les deux hommes assis à gauche et à sa droite — sont attachés au ministère du Travail de leur pays et le monsieur à votre gauche est un médecin. Nous voulons voir si vous pouvez recommencer votre vie ici en Grèce ou si nous devons plutôt



Photo UNREF

Elle était fillette lorsqu'elle arriva à Tinos, avec ses parents. Deux cartes du Nouveau Monde concrétisent désormais son espoir.

tâcher de vous envoyer dans un autre pays. En consultant nos dossiers, nous avons vu que Mlle Stemen a besoin d'être hospitalisée. Nous nous efforcerons de faire le nécessaire soit ici en Grèce, soit à l'étranger.

« Un dernier mot. Nous essaierons de ne pas vous laisser trop longtemps dans l'attente. Ce soir, nous viendrons vous dire ce que nous avons décidé. »

A mesure que les ombres s'allongeaient, la tension croisait dans le Centre des réfugiés de l'île de Tinos. Les enfants étaient plus calmes que d'habitude. Les hommes et les femmes, assis, attendaient. Finalement, l'obscurité vint.

Le jeune Pierre était assis avec son père et sa mère dans leur étroite pièce. Tous écoutaient les pas et leur visage reflétait tour à tour l'espoir et la crainte qui montaient en eux. Les aurait-on choisis pour aller en France ou en Belgique, en Suède ou en Hollande? Seraient-ils pris pour aller en Grèce continentale pour travailler à un projet d'exploitation agricole? Obtiendraient-ils un prêt pour monter une petite affaire ou la chance passerait-elle encore à côté d'eux?

La chance ne voulut pas d'eux.

Katia et Stemen étaient tous deux dans leur chambre. Stemen était assis sur le lit. Katia était assise, les coudes sur la table. La porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. Ils souriaient. Celui qu'on leur avait présenté comme étant un médecin dit amicalement à Stemen : « Bonjour, docteur », et alla se placer devant la table. Il regarda Katia qui avait les yeux fixés sur lui, toute sa peur dans l'intensité de son regard.

Très lentement, le docteur glissa la main dans sa poche; il en tira une petite médaille qu'il déposa devant elle.

— C'est ce que nous donnons aux voyageurs dans notre pays, dit-il, avant qu'ils ne se mettent en route. Que cela vous aide à faire bon voyage.



Photo copyright John DeFrates

Autre image de foi : pour les Hellènes la cathédrale est depuis des temps reculés un lieu de pèlerinage et de miracles pour les affligés.

Le saviez-vous ?

Selon les statistiques publiées par le Comité intergouvernemental pour les Migrations européennes, 75.000 réfugiés ont été réinstallés entre le 1^{er} février 1952 et le 31 août 1955. Les Etats-Unis en ont accueilli 33.667; le Canada 13.895; l'Australie 9.370; le Brésil 7.062. Le restant a été réparti entre Israël, le Chili, l'Argentine et le Venezuela. Des groupes d'importance minime ont été dirigés sur divers autres pays. D'autre part, en 1954, près de 16.000 réfugiés d'Europe ont été réinstallés et, pour la période s'étendant du 1^{er} janvier au 31 août 1955, 12.000 environ.

En 1956, une mission néerlandaise de sélection se rendra dans les divers camps de réfugiés situés en Autriche sous les auspices du Gouvernement néerlandais, du Comité intergouvernemental pour les Migrations européennes et du Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés. Le but de cette mission est d'effectuer une sélection parmi les familles réfugiées, afin d'en réinstaller un certain nombre aux Pays-Bas. Dès son arrivée, chaque famille disposera d'une maison meublée et chaque membre de la famille en mesure de travailler aura la possibilité de prendre un nouveau départ dans la vie.

Le programme actuel du Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés repose sur l'expérience acquise de 1952 à 1954, époque où un don de 3.100.000 dollars de la Fondation Ford, permit au Haut-Commissaire de mener à bien 233 projets-pilotes tendant essentiellement à l'intégration des réfugiés. Environ 15 % de cette somme ont servi à promouvoir la réinstallation de réfugiés.

Le montant global des sommes que doit réunir le Fonds des Nations-Unies pour les réfugiés, soit 16 millions de dollars, doit permettre d'intégrer quelque 52.000 réfugiés à la vie économique des pays où ils résident actuellement, d'assurer la réinstallation en Europe ou ailleurs de 120.000 autres réfugiés et de placer 5.000 personnes appartenant à la catégorie des « cas difficiles » dans des maisons de retraite ou des institutions.

Les institutions autres que les œuvres bénévoles apportent leur aide au Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés. Citons : le Bureau international du Travail (B.I.T.) qui apporte son concours dans le domaine des migrations, de la colonisation agricole, de l'assistance aux émigrants appartenant aux professions libérales, de la solution de problèmes tels que ceux des marins réfugiés; l'Organisation des Nations-Unies pour l'Education, la Science et la Culture (UNESCO) qui aide les réfugiés appartenant aux professions libérales à faire la preuve de leurs titres et à obtenir des emplois appropriés; l'Organisation mondiale de la Santé (O.M.S.) qui procède à des enquêtes sur l'état sanitaire des réfugiés.

Dans les années qui ont suivi immédiatement l'après-guerre, le nombre des réfugiés israélites s'élevait dans les camps européens à plusieurs centaines de milliers. A la fin de 1951, il en restait un total de quelque 17 000 en Allemagne, Autriche et Italie. Aujourd'hui, ils sont environ 1.500. Cette diminution frappante a été rendue possible grâce aux possibilités qui leur ont été offertes pour se réinstaller, principalement en Israël mais aussi aux Etats-Unis et dans d'autres pays. Une des plus importantes organisations bénévoles s'occupant des réfugiés israélites est l'American Joint Distribution Committee Inc. En un peu plus de cinq ans, cette institution, en coopération avec diverses organisations internationales, a trouvé des asiles permanents pour 275 000 Israélites sans patrie. D'après les plans en cours d'exécution, il ne restera plus à la fin de 1956, aucun Israélite dans les camps d'Allemagne.



Photo OIR

LES DÉRACINÉS

l'un des plus grands problèmes humains de notre époque

par James Douglas

Les organisations religieuses jouent un rôle important dans la réinstallation des personnes déplacées. Ainsi, il y a quelque temps, l'Œuvre française des Petites Sœurs des Pauvres a offert de prendre en charge 980 vieillards et malades et a délégué dans les camps le Père Braun, chef de la commission de triage (photo du bas, à droite, de dos). « Partir ou ne pas partir » tel est le dilemme qui se pose à Alexandre Naguranyi, tandis qu'il écoute le Père au camp de Asten, près de Linz (Autriche); même problème pour Agneza Alish et pour Sergej Smirnoz, âgé de 73 ans, agrégé d'archéologie, qui parle couramment cinq langues (photos du haut). Les voilà tous réunis, « ceux dont on ne veut pas » parce que trop vieux ou malades. Ils sont "les cas difficiles".



L'INHUMANITÉ de l'homme envers l'homme est un fait aussi vieux que l'histoire. Y a-t-il une autre explication à ces 30 ou 40 millions d'hommes, de femmes ou d'enfants, éparpillés à travers le monde dans des camps et des baraquements, loin de leurs foyers et de leurs familles — bref, des réfugiés dans le sens le plus large du terme.

C'est un problème urgent que notre génération doit s'efforcer de résoudre, un fardeau qui pèse sur la conscience du monde.

Ces hommes et ces femmes ont franchi clandestinement des frontières pour affronter un avenir qui, pour le mieux, est un point d'interrogation et pour le pire une existence misérable basée sur la charité. Cependant, ces gens ont, sans aucun doute, le courage de leurs convictions. Ils se sont enfuis, ils ont trouvé, chacun selon sa propre route, la liberté. Ils ont le droit d'exiger un nouvel emploi, un nouveau foyer, un nouveau mode de vie. La charité doit exister, mais parallèlement à des efforts positifs, constructifs, afin de donner aux réfugiés, dans leur liberté reconquise, certains des droits et cette dignité humaine pour lesquels ils se sont enfuis.

Peu après l'annonce de l'attribution du Prix Nobel de la Paix (voir page 4), l'auteur de cet article, envoyé spécial du « Courrier de l'Unesco », a eu le privilège de se voir accorder une interview exclusive, à Genève, par le Haut-Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés, le Dr. G. J. van Heuven Goedhart. A la question : « Comment envisagez-vous la situation actuelle des réfugiés et comment se présente leur avenir ? » le Dr. van Heuven Goedhart a précisé ainsi son point de vue :

— Le réfugié n'est pas un homme qui requiert la pitié. Il faudrait plutôt l'admirer. Il a eu le courage d'abandonner son foyer et parfois sa famille pour une chose en laquelle il croit : la liberté. Il est un exemple pour chacun d'entre nous. On a appelé les réfugiés « les oubliés », mais j'aimerais qu'on les oublie dans un sens entièrement différent ; comme des citoyens qui vivent avec leurs familles et ont un emploi permanent. Mon premier souci est de voir les réfugiés réellement « oubliés » de cette façon.

« Il y a aujourd'hui quelque 70.000 réfugiés vivant dans deux cents camps officiels en Europe et ils sont sans travail régulier. Dans trois ans, ces camps seront fermés et cette perspective commande les projets et les plans de mon Commissariat pour 1956. »

Bien que les secours d'urgence conservent leur utilité, comme l'a fait remarquer le Haut-Commissaire, la question la plus importante de toutes, aujourd'hui, est de trouver des solutions durables. Il est évident que ce problème est immense. On l'a défini comme « le plus grand problème humain de notre époque », aussi la situation actuelle des réfugiés ne peut être examinée, en si peu de place, que d'une façon très générale.

Toutefois, même sous cet angle restreint, il est possible d'avoir clairement conscience de la cruelle tragédie des populations réfugiées dans toutes les parties du monde.

En 1945, le cœur du problème des réfugiés est localisé en Europe, l'Allemagne en étant le centre nerveux. Depuis lors, les événements ont permis l'éclosion de près d'un million de réfugiés tant en Asie que dans le Proche et le

Moyen-Orient. Le partage du continent indien, les guerres de Chine et de Corée, la création de l'Etat d'Israël, la division de l'Indochine ont provoqué l'exode de millions de gens. En 1956, le problème des réfugiés est à l'échelle mondiale. Réalité tragique : l'immense majorité de ces réfugiés — dont certains sont dénommés en termes techniques « réfugiés nationaux » — ne sont pas, selon la définition internationale, des « réfugiés », mais on les classe soit parmi les personnes déplacées, soit comme apatrides ou réprouvés. Ils ne bénéficient, sur le plan international, d'aucune aide ni d'aucune protection et doivent principalement compter sur l'assistance qui leur est fournie par leurs propres Gouvernements et par diverses organisations d'entraide bénévoles.

Sous cette dénomination, on trouve 11 millions d'Allemands qui sont arrivés en Allemagne occidentale (et qui continuent d'arriver au rythme approximatif de mille par jour, la majorité étant composée de jeunes gens âgés de moins de vingt-cinq ans). Il y a les 670.000 réfugiés politiques chinois qui vivent à Hong-Kong et qui, jusqu'à présent, n'ont pas bénéficié directement de la protection internationale. Il y en a deux millions à Formose, douze millions que l'Inde et le Pakistan s'efforcent d'absorber. Les « sans logis » de Corée se montent à cinq millions et, tout récemment, les statistiques relatives aux réfugiés dans le Sud Viet-Nam en mentionnaient près d'un million, y compris les soldats et leurs familles.

Ce ne sont là que quelques-uns des exemples qui montrent que le problème mondial des réfugiés est d'un ordre de grandeur et d'une complexité qui peuvent dérouter n'importe quelle organisation internationale, si importante soit-elle. Mais, de toute façon, le problème du « réfugié » requiert une action internationale. Ainsi que M. Jacques Vernant le précise dans son livre sur « Les réfugiés dans l'après-guerre » : « c'est en s'attachant à concilier les intérêts parfois divergents des pays de premier asile et des pays d'établissement définitif des réfugiés, en jouant un rôle sinon d'arbitre, du moins de conseiller auprès des Etats du premier et du

second groupe et des réfugiés eux-mêmes, en facilitant par tous les moyens la résorption progressive des réfugiés sans emploi et des éléments difficilement adaptables, et leur intégration graduelle dans les pays les plus prospères et les plus avantagés par la nature, en facilitant l'évolution qui, normalement, aboutit à la naturalisation, que l'autorité internationale mandatée à cet effet, pourra le mieux s'acquitter de sa tâche ».

Si, pour un instant, nous laissons de côté les millions de soi-disant réfugiés « nationaux », nous devons, malgré tout, affronter un des problèmes concernant les réfugiés. Ceux qui restent — un million environ en Europe et plusieurs milliers en Moyen et Extrême-Orient — sont, par définition des « réfugiés », et tombent ainsi sous le mandat du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (H.C.R.). Ils bénéficient de la protection internationale. D'une catégorie quelque peu différente sont les 900.000 réfugiés arabes de Palestine qui sont nourris, vêtus et instruits grâce à la tâche poursuivie par l'U.N.R.W.A. (Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les Réfugiés de Palestine) et par l'Unesco (voir le Courrier de l'Unesco n° 7, 1955, pour de plus amples détails sur l'action de l'O.N.U. et de l'Unesco dans ce domaine).



Photo copyright A.T.P.

Elle a connu la faim, la misère. Aujourd'hui, la voilà parmi d'autres enfants déplacés, prenant son premier repas. Enfin une soupe chaude.

LES DÉRACINÉS (Suite)

Pendant des années la vie des réfugiés dans les camps d'Allemagne fut celle d'une attente interminable. Pendant des heures et des heures ils ont fait la queue pour être interrogés, vêtus, nourris, examinés et pour de multiples autres raisons. Aussi, au centre de triage (photo ci-contre) la joie se lit sur le visage de ceux qui ont été choisis pour gagner enfin une terre nouvelle. La photo du bas montre d'autres personnes déplacées faisant la queue pour obtenir les formulaires nécessaires à l'obtention du visa d'entrée en Angleterre, au Brésil, au Canada ou en Afrique du Nord.

Photos O.I.R.



Dans une catégorie également quelque peu différente, on trouve les réfugiés républicains espagnols en France, qui se montent à 150.000, la majorité d'entre eux ayant la carte de travailleur étranger, donc un emploi légal.

Mais combien il est déprimant de constater, onze ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, qu'il y a encore entre 100.000 et 120.000 réfugiés vivant dans des camps officiels ou officieux en Allemagne, en Autriche, en Grèce et en Italie. Depuis dix ans, certains de ces réfugiés vivent sous la tente, dans des cabanes et des baraques, sans travail régulier. Ces malheureux constituent le nœud du problème européen des réfugiés. On pourrait se demander pour quelle raison ils en sont encore là après les efforts considérables déployés depuis la fin de la guerre par diverses organisations internationales, pour résoudre ce problème spécifique. Certains, pour des raisons de santé ou par manque d'aptitudes, ne peuvent être réinstallés outre-mer; d'autres ne peuvent trouver un emploi régulier à proximité de leur camp et ne posséderont jamais le pécule nécessaire pour s'établir ailleurs. Quelques-uns, après des années d'inaction et de désillusion, ont abandonné tout espoir et sont incapables de lutter.

Si nous restons dans les limites de la définition du mot « réfugié », il est intéressant d'examiner la situation telle qu'elle se présente aujourd'hui dans quelques pays européens et en Extrême-Orient. Actuellement, on compte en Autriche 160.000 réfugiés, parmi lesquels 32.000 sont répartis dans les 80 camps officiels financés par le Gouvernement autrichien, et quelque 30.000 autres dans des camps officieux. Des milliers d'entre eux sont des Volksdeutsche qui ont trouvé un emploi régulier et, s'ils le désirent, peuvent acquérir la nationalité autrichienne. Le nombre total

de ceux qui, en Autriche, n'ont pas de travail permanent, s'élève approximativement à 40.000. En Allemagne, le nombre des réfugiés étrangers se chiffre à 220.000, parmi lesquels 30.000 sont hébergés dans des camps officiels entretenus par le Gouvernement fédéral allemand. Le pourcentage des arrivées de réfugiés non-Allemands se monte également à une centaine par mois.

La Grèce compte environ 14.000 réfugiés, parmi lesquels 2.700 vivent dans des camps et des centres spéciaux. En octobre 1955, il y avait encore 1.500 réfugiés dans les camps de Trieste. En Italie, d'autres camps en hébergeaient 3.000.

En ce qui concerne l'Europe, il y a, au total, 350.000 réfugiés qui, selon la terminologie technique, « n'ont pas été assimilés ». Cette formule polie déguise le fait que ces hommes et ces femmes n'ont ni travail stable ni argent, et dépendent de la charité internationale. Ils vivent dans des camps, des villes ou des villages, dans des conditions qui, parfois, frisent la misère. Aujourd'hui encore, ils sont dans l'impossibilité de renouer avec le genre de vie qu'ils avaient connu dans leur patrie et qui s'efface rapidement de leur mémoire ou les reporte à quelque quinze années en arrière. Parmi eux, on trouve 15.000 malades ou invalides et 15.000 enfants nés sous l'étiquette « réfugiés ». Nombre de ces gens et en particulier ceux qui vivent dans les camps, semblent comme empoisonnés par le désespoir forcé. Dans bien des cas ils ont atteint le fond de la détresse humaine et dépendent de la charité pour tout ce qui n'est pas le strict nécessaire.

Tournons-nous vers le Moyen-Orient; il y a encore 9.000 réfugiés qui bénéficient de l'aide internationale. En Chine, 14.000 réfugiés européens vivent à Shanghai, Harbin et Tien-Tsin. 6 000 d'entre eux ont des visas pour d'autres pays, mais en raison des difficultés politiques, le rythme des départs est désespérément lent. Les plus nécessiteux dépendent entièrement de l'aide internationale pour leurs besoins immédiats.

Les hommes de bonne volonté

CETTE esquisse du problème mondial des réfugiés est, dans son ensemble, très décourageante et déprimante. Mais après avoir montré le côté le plus sombre, il est juste de tourner la page et d'examiner le travail constructif qui a été accompli, notamment pour trouver des nouveaux emplois et des nouveaux foyers aux millions d'êtres qui ont tout sacrifié. Heureusement, des hommes de bonne volonté travaillent à résoudre ce problème et accomplissent quelques miracles mineurs. La récente attribution du prix Nobel de la Paix 1954 au Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés est le témoignage flagrant du remarquable travail accompli.

La principale institution des Nations Unies qui s'occupe du problème des Réfugiés est le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, qui a été créé par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1950. Cette institution a reçu de l'Assemblée un mandat qui expirera fin



1958. Le Haut-Commissariat comporte quatorze délégations et sous-délégations situées en Europe, en Moyen-Orient, en Extrême-Orient, en Amérique (Nord et Sud), mais bien que la tâche accomplie par le Haut-Commissariat soit de portée mondiale, elle est, dans un sens, limitée à trois sortes principales de secours : Protection internationale des réfugiés; recherche de solutions permanentes; Administration des fonds de secours d'urgence.

Le travail est mené à bien grâce aux sommes fournies par le Fonds des Nations Unies qui dépend totalement de la générosité des gouvernements, des agences bénévoles et des dons privés.

Il est assez évident que, pour être efficace, cette institution ne pouvait opérer dans le vide et ceci n'est pas le cas. Elle entretient des relations extrêmement étroites avec nombre d'autres organisations intergouvernementales et bénévoles intéressées au problème des réfugiés et, grâce à cette coopération étroite, il a été possible d'arriver à des résultats positifs dans le domaine pratique de la réinstallation et de l'intégration des réfugiés.

Afin d'abrégier une histoire aussi longue que compliquée, nous pourrions dire que le Haut-Commissariat soumet des solutions pour les réfugiés et négocie avec les Gouverne-

ments, tandis que les organismes intergouvernementaux et bénévoles assurent la plus grande partie du travail sur place. Ils transfèrent notamment les réfugiés vers de nouveaux foyers, règlent leurs passages, effectuent une pré-sélection pour une immigration éventuelle et veillent à ce qu'ils aient quelques ressources avant d'aborder leur voyage. Ceci est, en fait, une généralisation, mais nous donne une idée du type d'organisation coopérative qui existe et sans laquelle on ne peut attendre que peu de résultats positifs.

Sans s'écarter le moins du monde du travail essentiel réalisé par le Haut-Commissariat, il est nécessaire de souligner les efforts réalisés par les organisations religieuses dans différentes parties du monde : Fédération luthérienne mondiale (Lutherian World Federation), Association nationale catholique de bienfaisance (National Catholic Welfare Conference), American Jewish Joint Distribution Committee Inc, Conseil Œcuménique des Eglises, Association des Jeunes Gens Chrétiens (Y.M.C.A.), Friend's Service Council, American Friend's Service Committee. Aujourd'hui, il y a des milliers de personnes qui se sont établies dans de nouveaux pays avec de nouvelles perspectives devant elles. Ces gens-là seraient encore des réfugiés sans l'aide des organisations. La tâche accomplie par celles-ci ne peut être sous-estimée.

Il faut également citer le Comité Intergouvernemental pour les Migrations Européennes qui, comme l'indique son appellation originale, ne doit s'occuper que des problèmes propres à l'immigration, mais travaille cependant en harmonie totale avec le H.C.R. à la réinstallation des réfugiés. Entre 1952 et mi-1955, ce Comité n'a pas réinstallé moins de 131.000 réfugiés, parmi lesquels 76.000 relevaient directement du Haut-Commissariat. Au cours de la même période, le Comité a réinstallé un total de 383.000 personnes (immigrants et réfugiés).

Dans d'autres domaines, il ne faut pas omettre de citer le travail accompli par des associations telles que la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, le Conseil de l'Europe, le Programme des Etats-Unis pour l'aide aux fugitifs, l'Organisation Internationale du Travail, l'Organisation pour la Coopération Economique Européenne et les Commissions des Nations-Unies s'occupant particulièrement des problèmes concernant les réfugiés de Corée et de Palestine.

Nombreuses sont aussi les organisations de moindre envergure, tant gouvernementales que bénévoles, effectuant aussi un bon travail en faveur des réfugiés. Si ce problème est mondial, on peut dire également qu'on s'efforce à le résoudre à la même échelle.

La solution : intégration sur place

COMMENT ces organisations internationales viennent-elles en aide aux réfugiés ? C'est un sujet complexe et le profane qui s'imagine que la réinstallation d'un réfugié dans un autre pays est la seule solution possible, se trompe lourdement.

Avant tout, le réfugié doit être en mesure de bénéficier de la protection internationale, et celle-ci est du ressort du Haut-Commissariat. Un réfugié ne reçoit aucune aide de son Consul, il ne possède ni passeport ni titre de voyage. Son cas est, de loin, plus angoissant que celui des autres étrangers, qui sont protégés par leur gouvernement dès qu'ils sont en dehors de leur pays. C'est pour cette raison que le H.C.R. s'efforce de sauvegarder les droits des réfugiés, en mettant sur pied des accords internationaux avec les Gouvernements. Le plus important de ces accords

Riziani, village grec, a été rasé et abandonné. Mais aujourd'hui il vit à nouveau. De nouvelles maisons ont été édifiées sur les ruines et les habitants sont des réfugiés réinstallés. Une fois logés, ils se sont mis au travail, aidés par le gouvernement grec qui a fait construire 40 maisons et a fourni des stocks de vivres et des semences. Une famille de « réinstallés » entrepose sa première récolte de maïs autour du lit (photo du haut). Dans d'autres centres (photos du bas), les réfugiés utilisent leurs compétences. Ce vieux peintre de 61 ans a passé des années à attendre dans un camp de Trieste. Les portraits de ses compagnons ornent les murs de sa chambre. Cette couturière vit depuis 1950 dans un camp près d'Athènes grâce à son métier.

Photos Nations Unies



est la Convention sur le Statut des Réfugiés, établie en 1951 et qui, à ce jour, a été ratifiée par quinze pays.

Une fois que le réfugié est admis dans un pays, rien n'est plus urgent que de lui accorder une place dans la communauté. On a fait état, dans cet article, de solutions permanentes. On peut les classer comme suit :

Rapatriement dans le pays d'origine;

Emigration et réinstallation dans un autre pays;

Intégration du réfugié grâce à l'octroi d'un emploi stable dans le pays où il a trouvé asile.

Mais parmi ces solutions permanentes, de nombreuses difficultés surgissent. Un réfugié peut être trop âgé pour émigrer — l'âge limite est de 45 ans —; on peut lui offrir de le rapatrier mais, pour des raisons politiques ou autres, il peut refuser cette solution; il peut se trouver dans de mauvaises conditions physiques ou ne pas avoir la compétence technique nécessaire. Tous ces éléments doivent être pris en considération par les responsables qui s'efforcent de trouver la solution la plus satisfaisante.

d'un foyer, et 306 autres maisons seront construites à bref délai. L'enseignement professionnel a été prodigué à 435 réfugiés et 120 d'entre eux ont bénéficié de bourses. On a fourni également secours et conseils de formation professionnelle à plus d'un millier de réfugiés. Un nombre égal bénéficiera de prêts et de mesures de crédit. Tout ce travail est inclus directement ou indirectement dans le programme de l'intégration et bien que les bénéficiaires de ces mesures apparaissent comme peu nombreux par rapport au nombre total des réfugiés, il est certain que ce qui a été accompli en un peu plus de six mois représente un résultat appréciable.

Des résultats significatifs ont été également obtenus dans la réinstallation des réfugiés dans les pays d'outre-mer. Pendant huit mois de 1955, on a réinstallé outre-mer 7.000 réfugiés provenant de camps situés en Allemagne et en Autriche, 266 provenant de Grèce, et 345 de Shanghai. La majorité de ces réfugiés se sont établis aux Etats-Unis, mais nombre d'entre eux sont partis pour l'Australie et le Canada. Ces transferts ont été effectués sous les auspices

Jadis, les Kalmouks vivaient dans la province de Sinkiang, en Chine orientale. Puis, au cours des siècles, ils gagnèrent les steppes de la Basse Volga, au nord de la mer Caspienne. Conquis par les Russes, la plupart des tribus restèrent en Russie et lors de la deuxième guerre mondiale elles formèrent des unités de cavalerie qui luttèrent contre les armées allemandes. Nombre de Kalmouks furent alors déportés pour travailler dans les fermes et les usines du Reich. En 1945, ce groupe de personnes déplacées comptait moins de 800 hommes, femmes et enfants. Aujourd'hui, ils vivent dans un camp près d'Ingolstadt, en Bavière, et s'efforcent de faire renaître leurs coutumes ancestrales. Une des pièces du camp Kalmouk a été transformée en Temple. Voici un des prêtres Kalmouk qui a revêtu par-dessus son costume européen le classique " saffron ".



Photo. Nations Unies.

Le problème de l'intégration du réfugié dans le pays dans lequel il vit, a pris récemment une grande importance. Le Haut-Commissariat a mis sur pied divers projets et les travaux des Institutions bénévoles tombent dans cette catégorie. Ces projets comprennent : construction de logements, formation professionnelle, prêts et facilités de crédit en faveur de la création de petits commerces et, ce qui est le plus important de tout, incorporation dans la main-d'œuvre urbaine ou rurale. Dans le cadre du programme du Haut-Commissariat et du programme d'aide financière aux réfugiés, 118 projets ont été ou sont maintenant mis à exécution.

Des camps adoptés par des communautés

Si nous examinons quelques-uns des résultats obtenus dans le cadre de ce programme entre mai et novembre 1955, nous trouvons que 6.000 réfugiés en Europe, dans le Proche et le Moyen-Orient et en Extrême-Orient, ont reçu assistance, 287 familles bénéficieront sous peu

du Haut-Commissariat et du Comité pour les Migrations Européennes.

Une des plus impressionnantes, sans doute, des campagnes de réinstallation, a été effectuée dans les camps de Trieste. En un an, d'octobre 1954 à octobre 1955, non moins de 2.403 réfugiés ont été réinstallés, en grande partie en Australie, aux Etats-Unis et au Chili. Cet effort considérable des organisations bénévoles travaillant en collaboration étroite avec le Haut-Commissariat et le Comité de Migration, signifie qu'à ce jour il ne reste plus, dans les camps de Trieste, que 1.500 réfugiés. Au 1^{er} janvier 1953, ils étaient 5.000.

On a effectué également du bon travail en faveur des réfugiés malades qui ne peuvent trouver d'emploi permanent. Les pays scandinaves ont fait preuve d'une générosité toute particulière en acceptant nombre de ces malheureux. Une commission norvégienne de sélection, composée de six personnes, vient de terminer une série d'inspections dans les camps de Munich, Trieste et Naples. Ils ont porté leur choix sur soixante-quinze familles de réfugiés



Photos H. C. R.

L'unique poste d'eau du camp officieux de réfugiés de Salzbourg (Autriche). Les baraquements actuels sont à l'image de la détresse morale de leurs occupants, mais bientôt (à droite) les réfugiés emménageront dans des maisons construites spécialement à leur intention, et ils connaîtront la vie d'un foyer, perdu pour eux depuis des années.

qui s'établiront en Norvège; nombre d'entre eux sont atteints de tuberculose. Dès qu'ils seront arrivés en Norvège, ils recevront des soins médicaux. Le Danemark a également accepté un certain nombre de réfugiés sévèrement handicapés, qui ont vécu pendant les dernières années, dans la misère à Shanghai.

En dehors des efforts déployés pour intégrer ou réinstaller les réfugiés qui vivent dans des camps européens, on s'est efforcé également de dissiper l'atmosphère de torpeur et de frustration engendrée par la vie des camps. Ce projet, connu sous le nom de « Camp d'adoption », a donné de bons résultats. Ainsi que le rapport du Haut-Commissaire l'a mentionné à l'occasion de la 10^e Assemblée générale des Nations Unies (1955) : « Le meilleur moral et les conditions de vie plus favorables qui existent aujourd'hui dans un certain nombre de camps en Autriche, en Allemagne et en Grèce témoignent des résultats que l'on peut obtenir grâce aux initiatives et à l'action généreuse de collectivités locales dans d'autres pays. » 42 camps de réfugiés ont été adoptés par des groupes et des communautés du Royaume Uni. Aux Pays-Bas, ce mouvement s'étend et au Danemark, des personnes animées d'un sentiment humanitaire ont déjà adopté deux camps et envisagent d'en adopter quatre autres.

A Augustdorf, en Allemagne, un camp bénéficie du Programme Unesco de Bons d'Entraide. L'école du camp, que fréquentent plus de cent enfants, recevra très prochainement des manuels scolaires, un matériel d'expériences physiques et chimiques, et des fournitures scolaires achetées grâce aux coupons offerts par des personnes généreuses au Danemark et aux Pays-Bas.

Un pays offre une heure de travail

V oici donc, *grosso modo*, quelques-unes des mesures principales qui ont été prises pour résoudre le problème des réfugiés, mais ainsi qu'on a pu le voir par les chiffres cités, il reste encore beaucoup à faire. Il s'agit avant tout d'obtenir la fermeture des camps. Tant qu'ils subsisteront, il n'y aura pas de solution définitive.

Aucun résultat ne peut être atteint sans financement adéquat, mais que cet argent soit versé au Fonds des Nations Unies pour les Réfugiés, aux organisations bénévoles ou à tous autres organismes s'occupant des réfugiés, on peut affirmer que ces fonds sont toujours utilisés au mieux. En présence d'une crise humanitaire d'une telle envergure, les hommes sont généreux, et il conviendrait de conclure cette enquête par la magnifique réponse donnée par le peuple néerlandais à l'appel lancé par le Haut-Commissaire. La population des Pays-Bas a spontanément

décidé de donner une heure de son travail au profit des réfugiés, et c'est ainsi que l'on a recueilli 350 millions de francs français. Cette campagne a été conduite sur un plan entièrement bénévole et tous, depuis les membres de la maison royale néerlandaise jusqu'aux ouvriers des usines et aux travailleurs des champs, y ont participé.

Les Gouvernements financent également le Fonds des Nations Unies pour les réfugiés. A la mi-novembre 1955, ce Fonds s'élevait à 1.624.482 dollars, mais, selon les paroles du Haut-Commissaire, « jusqu'ici, les réponses ont été décevantes ».



Photo Nations Unies

Cet invalide a perdu sa jambe alors qu'il était prisonnier dans un camp allemand. Il est un des milliers de réfugiés difficiles à réinstaller et pourtant, il continue à attendre un départ pour une terre plus accueillante.

QUELLE EST VOTRE NATIONALITÉ ? NANSEN

EN 1882, un jeune Norvégien récemment émoulu de l'Université de Christiania, Fridtjof Nansen, ayant en poche son diplôme de Docteur en Zoologie, organise sa première expédition en vue de recueillir des spécimens propres à la poursuite de ses études. Il n'a que 27 ans, et au retour de ce voyage qui l'a mené dans le Grand Nord, il est nommé Conservateur du Musée d'Histoire Naturelle de Bergen.

Ce poste, aussi important qu'il soit, ne le satisfait pas totalement, car Nansen a besoin d'action. En mai 1888, en dépit d'avis autorisés qui considèrent la tentative comme irréalisable, Fridtjof entreprend de traverser les champs de glace du Groenland à la latitude nord 64. Il réussit. Au cours de cette expédition, tout en faisant l'impossible pour parvenir au but qu'il s'est fixé, il est obsédé par un projet plus ambitieux encore : le Pôle Nord.

Jusque-là, aucun être humain ne s'est aventuré aussi loin. Nansen croit en l'existence d'un passage qui le conduira au but. Comme tout Norvégien, il a une connaissance approfondie des choses de la mer qui lui permettrait,

estime-t-il, de mener un navire à bon port grâce aux courants marins de l'Océan Arctique, en partant de la Sibérie, à travers les régions extrêmes du pôle pour rejoindre finalement le Groenland. La découverte des épaves de la « Jeannette », retrouvées sur les rives groenlandaises alors qu'elle avait fait naufrage dans les eaux glauques de la Mer de Behring, ne peut que renforcer sa thèse et le désir de tenter l'expédition.

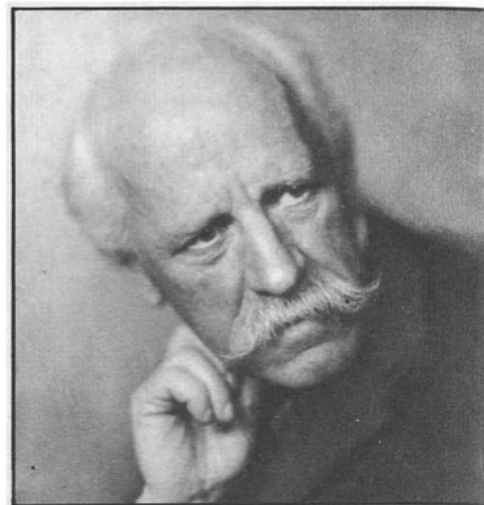


Photo copyright Eneret Witse - Oslo

Fridtjof Nansen, pionnier des explorations arctiques, restera célèbre, en outre, pour avoir créé le Passeport Nansen, état-civil des apatrides,



Document Ambassade de Norvège, Paris

Pour parcourir 500 mètres, la préparation d'un traineau demandait à Nansen et à ses compagnons un travail considérable et épuisant. Le voici au camp de base à quelque 450 kilomètres du pôle Nord, en 1894.

Le 24 juin 1893, Nansen monte à bord d'un navire, le « Fram », spécialement conçu pour ce périple dans les glaces. Le gouvernement norvégien s'est rendu à ses arguments et lui a accordé, après de longs pourparlers, son soutien total. Sur les quais de Christiania, la foule s'est massée pour assister au départ du navire qui, d'une part, devra affronter les packs (amas de glaces flottantes) et, d'autre part, subir leur terrible pression.

Le « Fram » engage donc un combat de plusieurs mois et en sort victorieux lorsqu'il franchit d'innombrables barrières de glace réputées jusque-là invulnérables. Le 14 mars 1895, près de deux ans après avoir quitté la Norvège, Nansen, accompagné du lieutenant Johansen, met pied à terre pour essayer de gagner le pôle en traîneau. Au matin du 7 avril, ils atteignent la latitude 86°4 nord; ils sont alors à 437 kilomètres du pôle... la distance de Paris à Lyon; ils dépassent ainsi de 296 kilomètres le point le plus proche de l'extrême Nord atteint ce jour par l'homme. Mais ils doivent revenir à leur base, et au printemps de 1896, ils arrivent au Spitzberg pour se joindre à l'expédition britannique de Frederick Jackson et d'Alfred Harmsworth. Lorsque Nansen rentre à Christiania, l'accueil qui lui est réservé est à la mesure de l'exploit qu'il a accompli. Il fait une tournée de conférences en Europe et aux Etats-Unis.

En 1905, Fridtjof Nansen prend fait et cause pour l'indé-

LES PRISONNIERS DE LA MER

par
Louise de Béa

SI le mot de marin évoque une vie de voyages et d'aventures, il est vrai aussi que rien n'est plus international qu'un équipage de navire, mais ce que beaucoup ignorent, c'est le nombre si ce n'est l'existence même des réfugiés parmi l'immense corporation des gens de mer.

Que sont les marins réfugiés?

Des gens de la mer régulièrement inscrits sur le rôle d'un navire battant pavillon national et qui profitent pour « abandonner le bord » d'une escale dans un port étranger et choisir la liberté; soit des marins ayant trouvé asile en terre étrangère mais qui ne se contentent pas de vivre dans un camp de réfugiés dans l'attente d'une problématique réinstallation et décident en « francs-tireurs » de reprendre coûte que coûte la mer.

Mais dès le moment où ils franchissent clandestinement la passerelle d'un navire; ils en deviennent le prisonnier et aux escales c'est avec une poignante mélancolie qu'ils voient l'équipage descendre à terre, fouler le sol pour s'égailler ensuite dans les rues. Seul celui qui a vécu la vie intense d'un cargo dont les traversées reviennent

telle une ronde incessante d'un port à un autre, peut comprendre cette joie collective qui s'empare aussi bien du commandant que du mousse à l'approche de l'escale. Si l'un et l'autre aiment cette « gueuse » qu'est la mer, toucher terre représente pour l'un et l'autre tout ce dont ils sont sevrés des jours et des nuits durant : contacts humains; courrier, lumières de la ville, contraste avec l'immensité soutenue des nuits en mer.

Pour l'homme libre, nanti de bons et réguliers papiers, pas de difficultés; pour l'apatride? Rien, si ce n'est son bateau-prison, alors que la terre ferme est à une fraction infime d'encablures.

Il y a deux ans, à la demande du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, les autorités néerlandaises entreprenaient une enquête sur la situation des gens de mer servant à bord de navires touchant les ports d'Amsterdam et de Rotterdam. Il a été possible d'identifier 550 cas — ce n'est là certes qu'un résultat partiel. Mais cette enquête a révélé que sur ce nombre, 220 seulement possédaient des titres de voyage leur permettant de retourner dans le pays dont relevaient les navires

pendance de son pays qui, depuis 1814, est réuni à la Suède, il se fait le champion de la liberté et gagne cette victoire, comme il a franchi victorieusement les glaces avec le « Fram ». Le voilà de 1906 à 1908 ministre de Norvège en Grande-Bretagne; il n'en poursuit pas moins ses travaux et reçoit en 1909 la chaire d'Océanographie à l'Université de Christiania. Il reprend alors la mer qu'il aime, explore l'Atlantique Nord, et seule la guerre de 1914 interrompt ses voyages.

La Norvège est neutre, mais Nansen ne peut rester inactif, et son Gouvernement lui confie d'importantes missions à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, où il confère en 1919 avec M. Hoover afin d'envisager la création d'une organisation qui, sur le modèle de la Belgian Relief Commission, viendrait au secours du peuple russe.

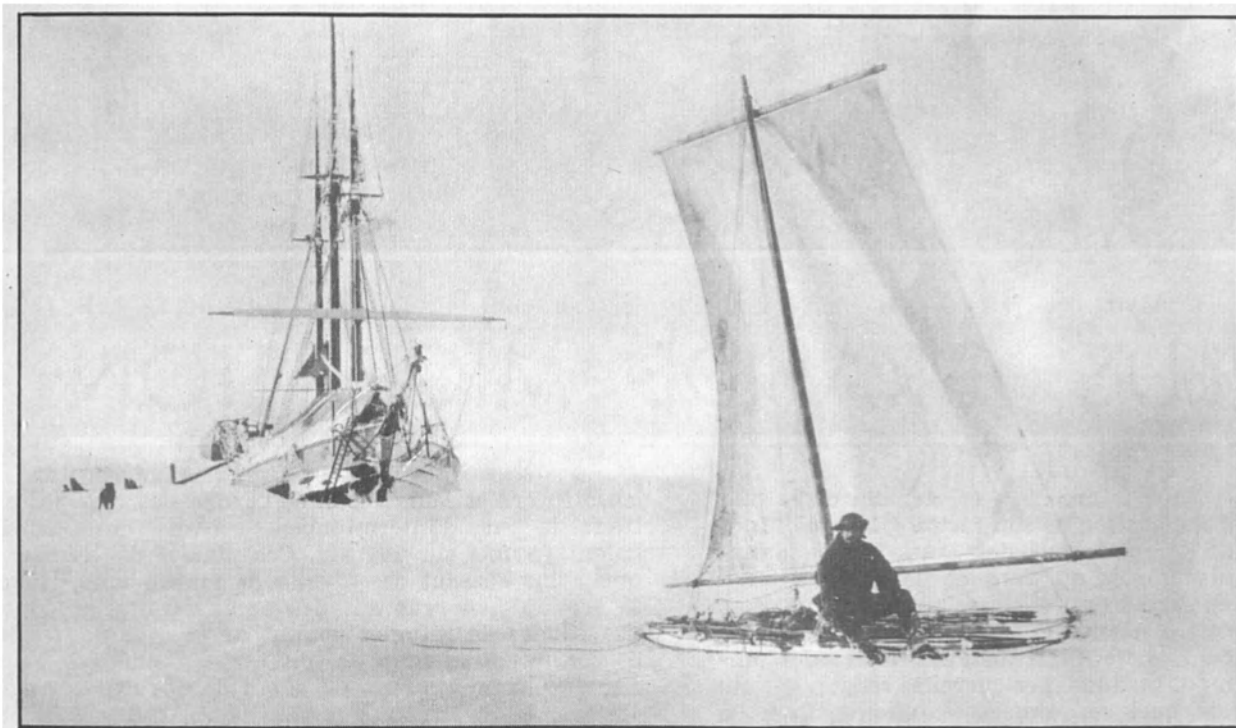
Le 27 juin 1921, sur l'initiative et sous la direction de Fridtjof Nansen naît, avec l'approbation du Conseil de la Société des Nations, et après une conférence internationale qui réunit les délégués de 48 sociétés de Croix-Rouge et les représentants de douze gouvernements, le Haut Commissariat pour les réfugiés. Il coopère étroitement avec la Y.M.C.A., la Croix-Rouge et d'autres organismes. Rapatriement, réinstallation des réfugiés et des prisonniers de guerre sont, comme l'envoi de vivres aux popula-

tions affamées de Russie, quelques-unes des tâches menées à bien par le Haut Commissariat.

En 1922, le docteur Fridtjof Nansen reçoit, à titre personnel, le Prix Nobel de la Paix, et il en consacre le montant à la création de centres agricoles modèles en Russie. Délégué de la Norvège auprès de la Société des Nations, ses interventions vigoureuses au Conseil sont très remarquées.

Nansen meurt le 13 mai 1930. La même année, le Haut Commissariat pour les réfugiés devient l'Office International Nansen, qui coopère étroitement avec le Secrétariat de la Société des Nations. L'Office délivre le fameux passeport Nansen, sans mention de nationalité, long document qui permet aux réfugiés apatrides d'être des « identifiés » et non plus des « numéros ».

En 1938, à la veille du deuxième conflit mondial qui fera naître l'un des plus grands problèmes moraux, humains et techniques que le monde ait jamais affrontés — celui des personnes déplacées — tant le Haut Commissariat pour les réfugiés d'Allemagne, créé en 1933, après la prise du pouvoir par les Nationaux socialistes, que l'Office International Nansen, sont supprimés. Et le dernier Prix Nobel de la Paix attribué avant le premier coup de canon de 1939 va à cette organisation.



La proue émergeant fièrement du pack, voici le « Fram ». Nansen, assis sur son traîneau à voile, s'apprête à quitter la base « Polhavet I » lors de sa grande expédition de 1893-1896 sur le Pôle.

Document Ambassade de Norvège, Paris

à bord desquels ils servaient; que 124 étaient autorisés à retourner dans un autre pays; que parmi les 206 autres marins réfugiés, 59 étaient en possession de titres de voyages périmés ou qui ne leur permettaient pas de retourner dans le pays qui les avaient délivrés, et que 147 ne possédaient aucun titre de voyage valable.

Problème humain, mais aussi problème administratif, légal, social et économique, car la situation est aussi précaire pour les intéressés que pour leurs employeurs.

Dès 1950, les agences spécialisées se sont occupées du sort des marins réfugiés et au cours de la 10^e session de l'Assemblée générale des Nations Unies, diverses suggestions ont été soumises tant par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés que par l'Organisation internationale du Travail en vue de favoriser l'adoption de mesures qui, sur le plan international, permettraient de résoudre ce problème. La Confédération internationale des Syndicats libres s'emploie également à cette tâche et, sur son vœu, au cours d'une conférence réunie à La Haye, fin septembre 1955, les représentants de huit nations ont recommandé que les gens de mer réfugiés soient placés

sous la protection de la Convention internationale de 1951 sur les réfugiés, qu'ils soient, en conséquence, admis à travailler sur des navires de quelque nationalité que ce soit et autorisés à descendre à terre lors des escales sans que la moindre discrimination ne soit apportée à la liberté de leurs mouvements à terre.

Comment ne pas évoquer à ce sujet ce message radio qui fut capté en mer par un navire passant au large de Fayal — une des Açores. — Ce message relatait dans sa brièveté, dans sa sécheresse, l'histoire d'un marin réfugié qui, après des années de mer, n'avait pu résister à la tentation combien humaine, de descendre à terre et avait été conduit en prison.

Dans le cadre de l'article 11 de la Convention relative au Statut des Réfugiés, figure la recommandation suivante : « Dans le cas de réfugiés régulièrement employés comme membres de l'équipage à bord d'un navire battant pavillon d'un Etat contractant, cet Etat examinera avec bienveillance la possibilité d'autoriser les dits réfugiés à s'établir sur son territoire et de leur délivrer des titres de voyage ou de les admettre à titre temporaire sur son territoire,

afin, notamment, de faciliter leur établissement dans un autre pays. »

Aimant profondément la mer et vivant d'elle, la Norvège a créé sur l'initiative de son Gouvernement un « état de service » pour les gens de la mer réfugiés se trouvant à bord de navires battant pavillon norvégien. Ce document (Fartsoppgave) qui est en fait une fiche signalétique de travail, permet aux marins réfugiés, après trois ans de service continu dans la marine marchande norvégienne, de régulariser leur situation à l'égard des autorités norvégiennes. En 1953, le gouvernement norvégien a conclu également un accord avec l'Organisation internationale des Réfugiés permettant à cinquante marins réfugiés d'obtenir les documents internationaux nécessaires et leur octroyant le droit de résider en Norvège.

Ce premier pas doit inciter d'autres pays à prendre des mesures semblables et il est à souhaiter que la merveilleuse solidarité des gens de mer, jointe à la bonne volonté des hommes — car il ne faut pas en douter, en dépit de certaines réalités cruelles — redonne aux marins réfugiés un statut d'homme dans le sens le plus noble du terme.



Photo Gouvernement de l'Inde

PLUS DE 7 MILLIONS DE RÉFUGIÉS FUYANT LE PAKISTAN VERS L'INDE (CI-DESSUS), PLUS DE 4 MILLIONS DANS LE SENS INVERSE (CI-DESSOUS), UN MOUVEMENT DE POPULATION COMME LE MONDE N'EN AVAIT JAMAIS CONNU.

LA PLUS GRANDE MIGRATION DE L'HISTOIRE

C'est en 1947, que le monde a été témoin de la plus importante migration de son histoire, lorsque l'Inde et le Pakistan devinrent des États indépendants. Les régions musulmanes du nord et de l'est du sous-continent indien formèrent le nouvel État du Pakistan. Des lignes-frontière hâtivement tracées laissèrent des millions d'Hindous et de Sikhs au Pakistan et des millions de Musulmans en Inde. Les querelles religieuses, qui couvaient depuis quelques années, explosèrent tout à coup et provoquèrent des émeutes sanglantes, des assassinats, des pillages et des incendies. Ceux qui se trouvèrent du mauvais côté de la frontière durent abandonner

leurs foyers et leurs biens et l'exode des populations se traduisit par d'interminables convois qui s'échelonnaient parfois sur 200 km. Ces masses de réfugiés durent subir l'assaut des bandes de maraudeurs, traverser des rivières en crue sur des ponts étroits, rencontrant les groupes de réfugiés venant de la direction opposée. Ils connurent la faim, la misère, les épidémies. Nombre d'entre eux moururent au cours de cet exode tragique.

Dès la proclamation de l'indépendance de leurs pays respectifs, les gouvernements de l'Inde et du Pakistan durent faire face au problème des réfugiés. L'ampleur de leur tâche pourrait être mieux saisie en envisageant le problème qui se poserait aux gouvernements des États-Unis et du Royaume Uni si soudainement la totalité des New Yorkais et des Londoniens recevaient l'ordre de quitter, dans un délai d'un mois, leurs villes respectives et que ces dernières soient en proie au désordre.

Les gouvernements de l'Inde et du Pakistan ont obtenu des résultats appréciables, en s'attaquant au problème de la réinstallation des réfugiés. Des quantités de camps, abritant parfois plus de 70 000 hommes, femmes et enfants, ont été montés. Une opération gigantesque a permis de redistribuer des terres dans une région aussi vaste que la France. L'échange des propriétés urbaines a été également mené à bien. Les déracinés ont appris de nouveaux métiers. De nouvelles communes ont vu le jour et surtout l'impossible a été fait pour maintenir le moral des réfugiés. C'est le patriotisme des réfugiés qui leur a permis de consentir ce sacrifice. En huit ans, l'Inde a réinstallé plus de sept millions et demi de réfugiés et le Pakistan plus de quatre millions et demi. Chiffres prodigieux.



Photo Ambassade du Pakistan, Paris

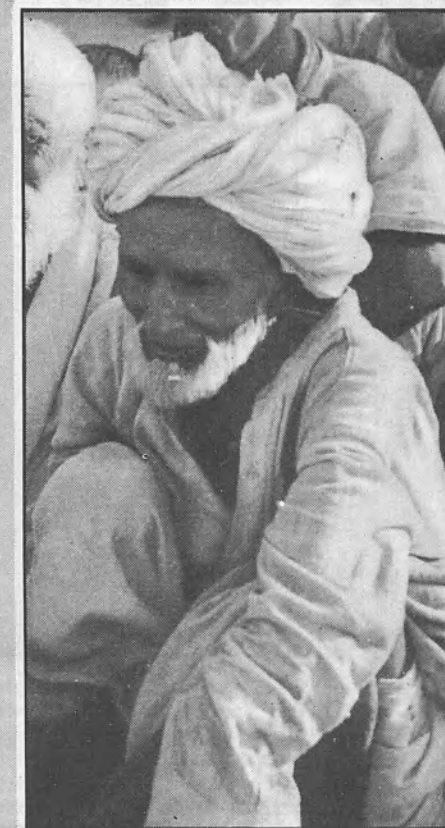


Photo Ambassade du Pakistan, Paris

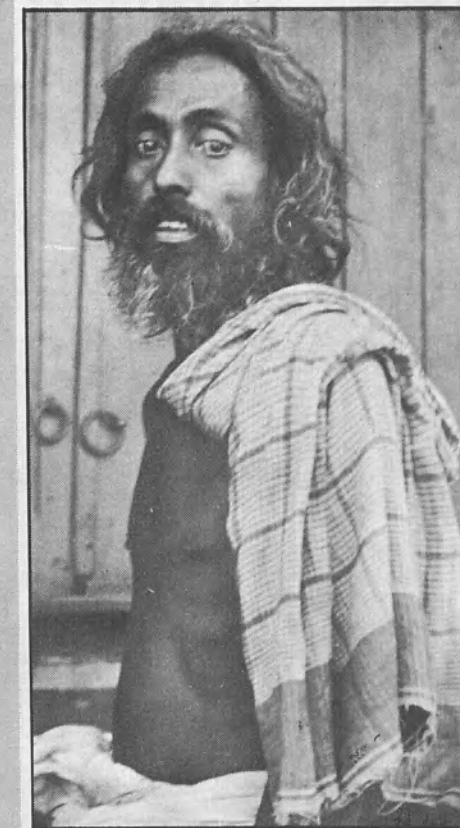


Photo copyright Almasy

Les convois de réfugiés comprenaient chacun jusqu'à 40.000 hommes, femmes et enfants et s'échelonnaient sur 200 km. Exténués, les malheureux se reposaient où ils pouvaient, en pleine campagne comme dans un hall de gare, proie facile pour les épidémies et les malfaiteurs.

Photo copyright Almasy



Corée : 300.000 veuves de guerre



Photos Nations Unies



En termes simples, ces deux photographies traduisent la détresse des gens. La guerre : sur la route qui mène au camp de réfugiés de Kimhas un paysan porte sa femme... En plein hiver les réfugiés se sont entassés sur le toit d'un train qui se dirige vers le sud. Depuis des années les hostilités ont pris fin, cependant le Gouvernement de la République de Corée, l'Agence des Nations Unies pour le Relèvement de la Corée (U.N.K.R.A.) et diverses organisations bénévoles doivent encore faire face à ce problème des réfugiés qui englobe des millions de gens sans asile. Il y a 300.000 jeunes veuves de guerre — dont un bon nombre ont moins de 20 ans — qui doivent lutter de toute leur énergie pour survivre, elles et leurs enfants. Il y a 125.000 orphelins et enfants abandonnés dont le sort est pitoyable.

Vietnam : ils sont un million

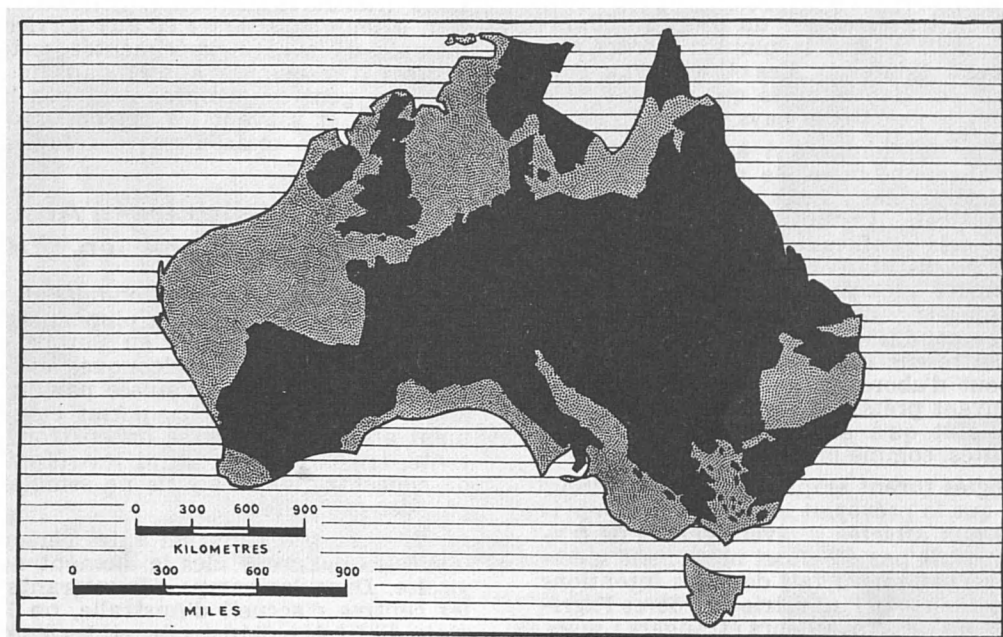
Photos F.O.A. Saïgon



Ces réfugiés indochinois représentent une infime partie du million de malheureux qui, au cours de l'année dernière, ont cherché refuge dans le Sud-Vietnam. Les Ligues nationales de Croix-Rouge de 23 pays différents leur ont fait parvenir des secours d'urgence. La Croix-Rouge du Sud-Vietnam a distribué plus de 215.000 colis. En dépit de l'aide du Gouvernement, des Eglises, de la Croix-Rouge et d'autres organisations, la situation dans les camps de réfugiés et dans les villages nouvellement construits est, selon un témoin oculaire, déplorable. Dans les camps, les gens sont hébergés dans des tentes insuffisantes pour les protéger des pluies. Dans les villages, les maisons, en bois léger et en paille, manquent du plus élémentaire confort et de tout équipement. Fréquemment la nourriture s'avère insuffisante.



AUX ANTIPODES DES CAMPS DE "D. P."



par
**H. B. M.
Murphy**

ENTRE 1947 et 1950 l'Australie a accueilli 155.000 personnes déplacées d'origine européenne, recrutées dans les camps d'Allemagne, d'Italie et d'Autriche. En appliquant cette politique, elle visait à accroître le potentiel humain disponible, tant pour la défense nationale que pour les industries de création récente. La grande majorité de ces personnes déplacées étaient tenues par contrat de travailler deux ans comme ouvriers non spécialisés, et c'est leur aptitude à ce genre de travail

qui fut le principal critère de sélection. Au bout de ces deux ans, ces immigrants devaient être libres d'adopter le métier de leur choix (sauf impossibilité légale absolue), et de demander leur naturalisation par les voies normales, bien qu'il fallût, en principe, cinq ans de séjour pour l'obtenir. L'opinion publique australienne était nettement favorable à une politique d'encouragement à la naturalisation et hostile à l'idée d'autoriser les nouveaux arrivants à se constituer en collectivités distinctes.



L'Australie et l'Europe à la même échelle. Après un temps d'arrêt, le flot des réfugiés admis en Australie s'accroît depuis que le Gouvernement australien a envisagé de porter à 115.000 pour 1955 le nombre des immigrants parmi lesquels des « déracinés » qu'il désire accueillir dans le pays. En rade de Melbourne, (photo du bas) des personnalités australiennes saluent un groupe de 839 réfugiés en provenance de divers camps d'Allemagne et d'Autriche.

Photos Service d'Information australien



AUX ANTIPODES

(Suite)

LORSQUE je me rendis en Australie, à la fin de 1950, le recrutement d'immigrants dans les camps de personnes déplacées (par les soins des autorités) était presque terminé, et l'on commençait à faire appel à la main-d'œuvre néerlandaise, allemande et italienne. D'autre part, les réfugiés arrivés au terme de leur contrat de deux ans étaient encore assez peu nombreux et la question, par conséquent, n'intéressait guère le public. Je fis la traversée sur un bateau d'immigrants et les suivis jusqu'à ce que la plupart d'entre eux eussent trouvé du travail ; toutefois, mes observations portent principalement sur des réfugiés qui avaient déjà passé de six à dix-huit mois dans le pays.

La première réaction de l'immigrant à son arrivée en Australie était généralement bonne. Je m'en étais douté d'après le genre de lettres que j'avais pu lire en Europe et qu'envoyaient d'Australie certains immigrants, et je reçus des milieux officiels confirmation de cette impression. De façon générale, ils étaient disposés à se mettre au travail et à se mêler aux Australiens plutôt qu'aux autres personnes déplacées ; ils se montraient satisfaits du niveau de vie, des conditions d'emploi et de l'aspect du pays. Très peu d'entre eux refusent le genre de travail qu'on leur propose tout d'abord et, autant que j'ai pu le constater, ils sont souvent prêts à saisir le premier emploi qui leur est offert plutôt, qu'à attendre et choisir entre deux ou trois possibilités, comme on les y autorise.

La plupart des réfugiés furent employés comme ouvriers non spécialisés, ainsi que le prévoyait leur contrat, et environ la moitié d'entre eux affectés à divers genres de travaux publics, ce qui n'avait pas été aussi nettement spécifié et n'était, d'ailleurs, pas tout à fait dans les intentions du gouvernement. C'est surtout l'industrie lourde et l'agriculture qui avaient besoin des travailleurs étrangers ; mais, devant l'opposition des syndicats et les difficultés qu'éprouvaient les réfugiés à s'adapter à la vie solitaire de la campagne, il fallut affecter cette main-d'œuvre aux principaux services de la production industrielle et de la construction, ce qui était économiquement discutable étant donné que le fardeau risquait de devenir trop lourd pour la production primaire du pays le jour où la laine se vendrait moins bien. Mais ces considérations ne préoccupaient pas le réfugié : il n'avait aucune raison de déplorer qu'on lui eût épargné un travail auquel il n'était pas préparé, ayant généralement trop d'instruction ou trop peu.

Un laryngologiste affecté à la construction des routes

LE gouvernement avait déclaré que son intention était de tirer parti, dans toute la mesure du possible, des connaissances particulières des réfugiés, bien qu'il n'en fût fait mention dans aucun contrat. Cette politique semblait très sage, mais elle n'a pas toujours été mise en pratique. Il est arrivé bien des fois à ma connaissance que les diplômés (de sciences) soient minutieusement examinés et acceptés, que des dessinateurs quittent une équipe d'ouvriers pour un bureau, etc., mais j'ai également entendu parler de nombreux cas où l'on semblait avoir oublié, et même délibérément négligé, d'appliquer ce principe des travailleurs non qualifiés dirigés sur une fabrique de chaussures alors qu'on refusait d'y embaucher des cordonniers hébergés dans le même centre, des spécialistes du bâtiment employés à d'autres travaux alors que le bureau de placement prétendait n'en avoir aucun disponible, d'un laryngologiste désireux d'exercer de nouveau son métier et affecté à la construction des routes tandis qu'un autre médecin, qui avait demandé à changer de métier, était envoyé, malgré lui, soigner les malades d'un centre.

Le dénuement général (ceux qui avaient apporté quelques économies dans les camps de personnes déplacées les avaient rapidement employées à rendre leur vie plus supportable) et la difficulté de trouver un logement convenable et de le payer sur un salaire normal poussaient rapidement ceux qui avaient réussi à se loger à chercher des sources de revenu supplémentaires, afin de se constituer un petit capital. Tous devaient s'acheter des vêtements, des articles de ménage (même au centre) ; ils avaient de gros frais de transport ; d'autre part, tous restaient éblouis pendant plusieurs mois par la richesse des vitrines et l'absence de rationnement. En outre, beaucoup d'entre eux, surtout parmi les Yougoslaves, envoyaient, dès qu'ils avaient touché leur première paye, de l'argent à

leurs parents restés en Europe. C'est pourquoi la plupart des immigrants s'efforçaient de trouver du travail supplémentaire et un emploi pour leur femme ; en dépit de tous les usages, un grand nombre d'entre eux réussirent à faire deux métiers à la fois.

Plus tard, ces travaux supplémentaires devinrent une source de difficultés, car les services de placement, ne comprenant pas pourquoi un réfugié refusait de quitter sa résidence actuelle pour prendre ailleurs un emploi analogue, l'accusaient d'obstination. C'est pourquoi les travailleurs transférés donnaient généralement moins satisfaction à leurs supérieurs et aux services de placement que la main-d'œuvre inexpérimentée sortant directement des centres d'accueil ou laissée dans la même région. Mais bien des gens ne comprenaient pas la raison de cet état de choses et souvent les personnes qui me parlaient des qualités de la main-d'œuvre réfugiée n'en tenaient pas compte.

L'Histoire d'Australie s'apprend en Europe

A part ce problème, la conduite des réfugiés ne prêtait guère à critique et la plupart semblaient trop redouter d'être renvoyés en Europe pour oser participer à une manifestation quelconque, ne fût-ce qu'une protestation ou une grève organisée par un syndicat australien. Il y avait certainement, parmi eux, des individus vraiment antisociaux comme on en trouve dans toute collectivité, en particulier parmi les réfugiés venus des camps de concentration, mais ils ne semblaient pas susciter de grandes difficultés.

L'« australianisation » des personnes déplacées commençait en Europe, dès le moment de leur sélection provisoire. Dans les camps d'immigrants, en mer, puis dans les centres d'accueil d'Australie, on leur enseignait l'anglais, l'histoire d'Australie et les coutumes de la société australienne. Cet enseignement était spécialement adapté à leurs besoins et dispensé suivant un système uniforme et ils pouvaient généralement continuer à en bénéficier plus tard, quel que fût le lieu de leur résidence, bien qu'à ce stade il cessât d'être obligatoire. Ces cours m'ont donné l'impression d'être très intelligemment conçus et l'enseignement très vivant ; le seul reproche qu'on pût leur faire était de négliger l'apprentissage de la vie démocratique, si nécessaire aux personnes déplacées qui ont passé de longues années sous un régime autoritaire, mais difficile à introduire dans un programme officiel en raison de l'aspect politique qu'il peut revêtir.

Comme il n'existe pas de « parrainage » pour la majorité des personnes déplacées émigrant en Australie et que celles-ci n'ont, par conséquent, aucun lien personnel avec un individu donné, elles ne peuvent généralement prendre contact avec la vie australienne, pendant leurs heures de liberté, que grâce aux efforts de collectivités telles que l'Etat, les Eglises et les organisations privées, ou par élargissement des relations établies à l'occasion du travail. En dehors du programme éducatif mentionné ci-dessus, l'Etat n'exerce directement qu'une action très restreinte. Il publie un journal à l'intention des immigrants, un autre à l'intention des sociétés et des particuliers qui s'occupent d'eux et il a produit deux films de propagande mais aucun de ces moyens d'information ne semble atteindre le grand public. On a bien tenté d'aider les réfugiés à comprendre les us et coutumes d'Australie ; mais, pour ce qui est d'expliquer les réfugiés aux Australiens, on s'est plus ou moins contenté de dire que ce sont de bien braves gens.

Des notions de sciences sociales seraient les bienvenues

C'EST délibérément qu'on évite de créer des services d'entraide à l'intention des personnes déplacées ; on accorde au réfugié la plupart des privilèges dont jouissent les Australiens, pour l'aider à se considérer comme l'un d'entre eux ; mais on ne veut rien faire qui puisse lui donner l'impression de ne pas être comme les autres, ou donner aux électeurs australiens l'occasion de récriminer contre des dépenses inutiles. Cette politique présente certains avantages ; mais elle a surtout pour résultat d'épargner aux responsables la peine de réfléchir aux divergences qui peuvent exister entre les deux collectivités et aux mesures à prendre pour les aplanir. Sur le plan local, les dirigeants de centres d'accueil organisent parfois des réunions et séances récréatives auxquelles on invite, en même temps que les nouveaux venus, la population australienne de

(Suite
page 25)



Photos copyright Meyer, Carpentras.

La Roque-sur-Pernes, petit village de quelques feux, situé à flanc de coteau dans le Vaucluse allait disparaître de la carte de France. Ses maisons tombaient en ruines (photo ci-dessus); ses habitants? quelques vieux... Aujourd'hui des réfugiés accueillis par le Gouvernement français ont reconstruit La Roque-sur-Pernes et insufflent une vie nouvelle à ce coin de Provence (photo ci-dessous.)

VILLAGE RECONSTRUIT FOYER RETROUVE



Photos O.N.U.



Le forgeron, la paysanne qui cueille les cerises, l'écolière... trois visages de réfugiés qui ont trouvé à La Roque-sur-Pernes leur raison d'être et sont maintenant complètement intégrés à la communauté française.



FOYER RETROUVÉ

(Suite)

DANS un petit village de France, à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse) onze familles de réfugiés ont trouvé une nouvelle raison de vivre, grâce à un Comité d'accueil et d'entraide français, après avoir vécu depuis 1945 dans un camp de personnes déplacées en Autriche.

Voici bientôt deux ans que ces onze familles — soit 49 personnes — ont retrouvé un foyer. Un crédit de 14 millions de francs prélevé sur le don de la Fondation Ford a permis d'installer ces hommes, ces femmes, ces enfants et aujourd'hui ils sont complètement intégrés à la communauté française.

DANS le cadre de ce crédit, des subventions non remboursables s'élevant au total à 8.309.500 fr. ont été accordées pour payer les frais de déplacement, les frais de réparation des bâtiments et l'achat de semences; un tracteur et un camion léger ont été achetés et mis à la disposition des réfugiés. En outre, des prêts sans intérêts ont été consentis pour l'achat de terres, de bâtiments, de matériel agricole et de cheptel, à concurrence de 5.558.000 fr.

Neuf exploitations agricoles de 3 1/2 à 11 hectares ont été achetées; les réfugiés ont planté des vignes et des arbres fruitiers, mis en culture des légumes et des céréales. En 1954, les onze familles ont cultivé au total une cinquantaine d'hectares et planté plus de 1.000 arbres fruitiers et 10.000 pieds de vigne. En dehors du tracteur, elles disposent d'un pulvérisateur, de deux faucheuses, de plusieurs pompes, d'une citerne. Le Comité d'Accueil reste propriétaire de la terre et des bâtiments, mais après remboursement des prêts, les titres de propriété seront transférés aux colons.

LE Gouvernement français manifeste un intérêt particulier pour la colonie de La Roque-sur-Pernes qui compte 159 personnes dont 49 bénéficiaires de l'aide de la Fondation Ford et il a mis à la disposition des nouveaux venus la somme de 7.500.000 fr. En outre, la France accorde aux colons le bénéfice des allocations familiales et la gratuité des soins médicaux. La Préfecture du Vaucluse a mis à leur disposition un camion pour les transports de sable. Un instituteur a été affecté à la colonie; on procède à l'amélioration des routes avoisinantes.

Aujourd'hui la vie et la joie sont revenues dans des maisons abandonnées, et bercés par le craquement strident et monotone des cigales, les réfugiés ont commencé une vie nouvelle.



Photo copyright Meyer, Carpentras.

Dé bon matin, une des onze familles de réfugiés réinstallées à La Roque-sur-Pernes se rend aux champs afin de remettre en valeur des terres improductives qu'elles pourront ensuite acquérir.



Photo O.N.U.

Les cerises de La Roque-sur-Pernes sont succulentes; pour les réfugiés, la première récolte de ce verger, qui était abandonné, est fructueuse et le produit de sa vente améliorera l'ordinaire.



Photo O.N.U.

Sur les 25 enfants de l'école de La Roque-sur-Pernes, 20 sont des petits réfugiés. Désormais ils apprennent à lire et à écrire en français sous la direction d'un jeune instituteur récemment affecté.

AUX ANTIPODES
 (Suite de la page 22)

Le but : "australianisation"

la ville voisine, qui n'a généralement pas beaucoup d'occasions de sortir et de se distraire ; mais c'est l'intervention la plus directe qui ait jamais été tentée. La méthode qui consiste à laisser aux associations bénévoles le soin de faire, par l'entremise des comités de bon voisinage, le travail social plus positif est conforme à la tradition britannique, et elle aurait pu donner de bons résultats si l'on avait choisi des organisateurs ou des secrétaires comprenant les réfugiés, ayant quelques notions de sciences sociales et capables de fournir des indications aux organismes participants sur les problèmes particuliers à ce type d'immigrant et sur la façon de les résoudre.

Toutefois, il ne faut pas rejeter inconsidérément sur ces organisations locales la responsabilité du manque de contact. Ces organisations ont fait ce qu'elles auraient fait pour tout Australien s'établissant dans leur région, sans doute même davantage. Il est vrai qu'il eût fallu employer une autre méthode avec les réfugiés, une méthode qu'aucun Australien isolé ne pouvait connaître ; mais il est également vrai que, trop souvent, les réfugiés ne faisaient pas, de leur côté, les efforts nécessaires pour entrer en relation avec les Australiens. Partout, on m'a parlé de réunions organisées en l'honneur des nouveaux venus qui n'y paraissaient même pas, de conditions de travail adoucies à leur intention et que pourtant ils refusaient ou dénigraient, de bouderies, de querelles et autres manifestations regrettables, aussi bien lors de réunions organisées que dans les relations personnelles. On rencontre dans tout groupe important des gens qui se conduisent de cette façon ; mais il semble qu'il y en ait eu assez d'exemples parmi les personnes déplacées pour que beaucoup d'Australiens renoncent à essayer de leur venir en aide.

Cordialité, mais non intimité

LES réfugiés voyaient le problème d'un autre point de vue. Cette assimilation organisée, ces travaux de rapprochement dont nous avons parlé n'auraient dû être nécessaires que pour les plus timides. Partout en Europe, pensaient-ils, ils se seraient très bien adaptés d'eux-mêmes aux conditions de vie de la population locale, même en connaissant à peine la langue du pays. En Italie, ils s'étaient montrés capables de faire rapidement connaissance avec l'habitant, en trinquant avec lui au café du coin ; en Ecosse, les Polonais étaient bien accueillis dans presque toutes les fermes et les maisons. Mais, en Australie, prétendaient-ils, il n'y avait pas de vie de société à laquelle on pût se mêler, pas plus que de véritable cordialité dans les rapports personnels. En général, les réfugiés pouvaient bien s'inscrire au club sportif de l'endroit, boire un verre de temps en temps avec les Australiens, assister aux bals et aux soirées ; ils étaient assez bien accueillis, et il est certain que peu d'entre eux se heurtèrent à une véritable hostilité. Mais lorsqu'ils avaient, une ou deux fois, invité des réfugiés à venir chez eux, à boire un verre ou à jouer au tennis, les Australiens avaient l'impression de s'être acquittés de leurs devoirs envers eux ; et si les relations restaient empreintes de cordialité, elles ne devenaient pas plus intimes et n'aboutissaient pas à l'établissement d'autres contacts. Dans ces conditions, pourquoi les immigrants auraient-ils eu le désir d'apprendre l'anglais, de s'« australianiser », puisque, à l'exception des bonnes conditions de travail, il n'y avait rien à gagner parmi ces gens ?

Ces deux visions des choses comportent, l'une et l'autre, une part de vérité, mais elles sont, l'une et l'autre, incomplètes. La civilisation australienne est plus éloignée de l'europpéenne ou de l'américaine qu'on ne le croit généralement. L'examen de ses particularités sortirait du cadre du présent article, puisque c'est uniquement du point de vue du réfugié que nous examinons ici le problème de l'assimilation. Signalons pourtant, en passant, ces survivances de la tradition du pionnier : la conviction qu'il faut savoir se suffire à soi-même et le mépris des œuvres sociales qui visent à faire pour l'individu ce que celui-ci devrait être capable de faire lui-même. C'est pourquoi la vie de société se réduit à si peu de chose dans les villes australiennes ; et, sur ce point, les réfugiés ont raison : on ne trouve pas en Australie une vie de société aussi riche ou complexe qu'en Europe centrale. Mais il est également presque certain que si les réfugiés avaient trouvé en Aus-

tralie une société aussi complexe et aussi riche qu'en Europe, ils auraient tout de même eu du mal à s'adapter et leur conduite n'aurait pas toujours été normale.

Ne pas apprendre l'anglais c'est résister à l'assimilation

EN face de ces difficultés, la tendance naturelle du réfugié était de résister à l'assimilation, ou tout au moins de ne rien faire pour la faciliter. Cette résistance s'est parfois manifestée par une attitude hostile, ou même (en 1953) par une demande de retour, malgré tous les inconvénients d'une telle solution. Plus fréquemment, le réfugié désirait collaborer, mais sa volonté de le faire était contrariée par des forces inconscientes ou non reconnues. Je me souviens d'un couple de Yougoslaves : tous deux travaillaient, tous deux gagnaient assez bien leur vie, ils logeaient chez un particulier, un ex-Yougoslave naturalisé australien. Ils désiraient apprendre l'anglais leur vieux logeur les y encourageait vivement, et l'on donnait des cours à quelques pas de chez eux. Pourtant, ils n'y allerent jamais. Ils ne souffraient pas du manque de contacts personnels puisqu'ils avaient, en la personne de leur logeur, un bon ami ; mais apprendre l'anglais, cela signifiait accepter le changement de vie et le changement de personnalité qu'offrait et exigeait à la fois leur réinstallation. Les conversations que j'ai eues avec eux révélaient clairement qu'ils refusaient ce changement.

Les sociétés dirigées par les réfugiés eux-mêmes ne pouvaient contribuer que dans une faible mesure à faciliter l'assimilation. D'abord, elles n'étaient pas suffisamment unies. Il semble que toutes les tendances traditionnelles de la vie politique européenne aient eu leur contrepartie parmi les groupements et organisations constitués par les exilés. D'autre part, l'intention déclarée du gouvernement de hâter l'assimilation et de prévenir tout particularisme rendait leur action difficile et tendait à les détourner (exception faite des extrémistes) de chercher un chef parmi eux.

S'abstenir de se grouper par nationalité

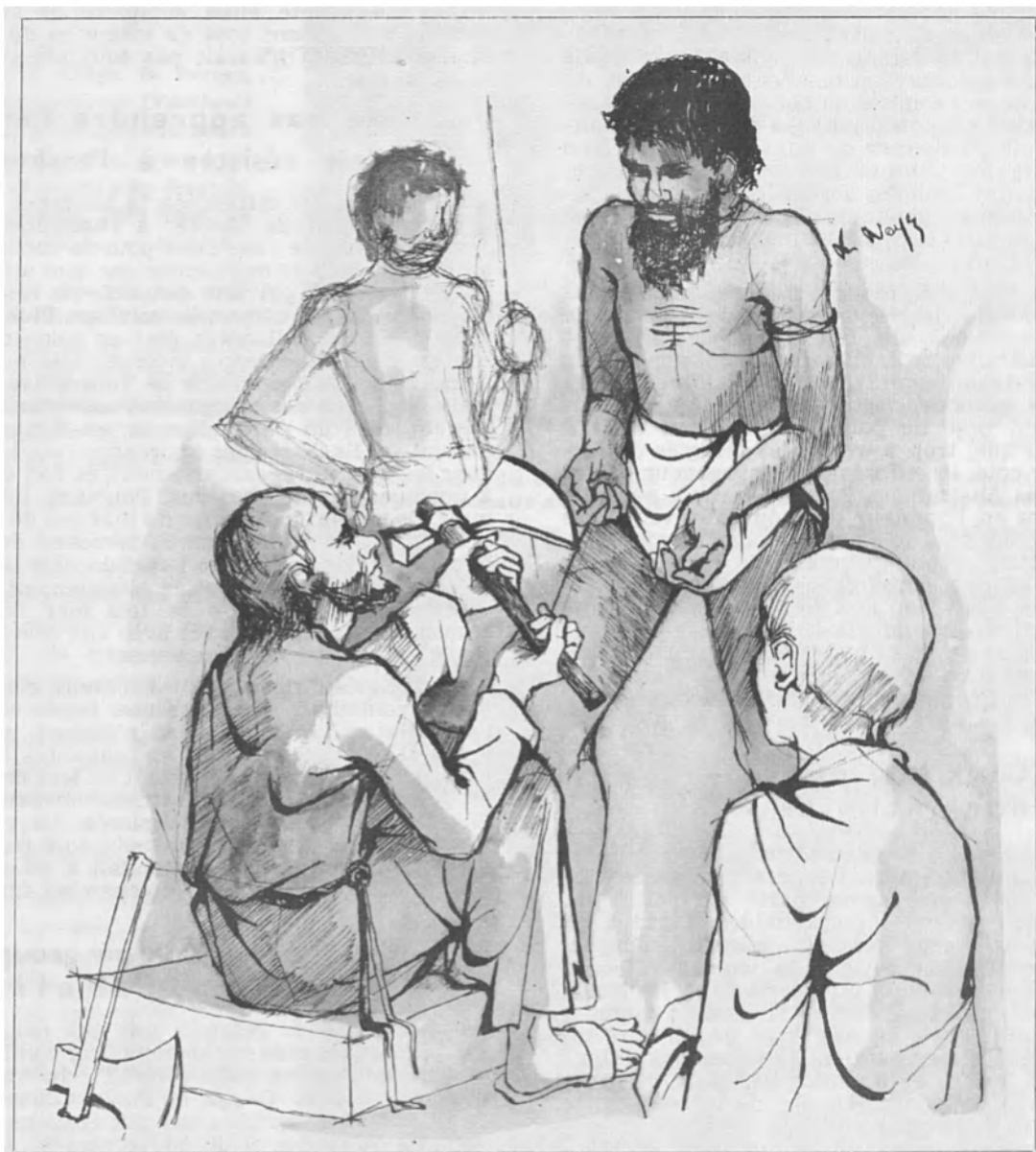
SI, au total, les réfugiés qui ont émigré en Australie s'adaptent plus rapidement aux conditions de vie économique qu'au milieu social, cela n'a rien d'exceptionnel. Ce qui, en l'occurrence, donne à cet état de choses une signification particulière, c'est l'intention déclarée du peuple et du gouvernement australiens d'assimiler les immigrants en une génération et de s'opposer à ce que les immigrants qui parlent une même langue se constituent en colonies locales. La difficulté qu'éprouvaient les réfugiés à accepter le changement de personnalité inhérent à toute assimilation et à entrer en contact avec la population locale aurait été facile à surmonter et n'aurait guère eu d'importance si les réfugiés avaient, comme dans d'autres pays, été autorisés à se constituer en communautés nationales.

L'effet psychologique de la politique adoptée à l'égard des réfugiés semblait être qu'ils se sentaient encore plus isolés qu'avant leur réinstallation et qu'aucun lien ne s'établissait entre eux et un groupe dont ils pussent adopter les conceptions morales. Leur situation économique était satisfaisante et paraissait devoir le rester même en période de ralentissement ; mais, sur le plan affectif, le conformisme de leur conduite ne paraissait pas suffisamment récompensé. C'est pourquoi il semblait possible, au moment de ma visite, que de nombreuses crises personnelles ou sociales fussent appelées à se produire parmi ces réfugiés dans un avenir assez proche.

★

N.D.L.R. — Cet article est tiré d'une récente étude de l'Unesco — collection « Population et Culture » — intitulée « Personnes déplacées (prix : 950 fr.). L'enquête de M. Murphy est basée sur un voyage qu'il a effectué en Australie à la fin de 1950 et, pour cette raison, il est bon de souligner que les conditions ont pu changer depuis lors. Plusieurs projets et notamment des plans d'enseignement professionnel ont sans aucun doute permis l'intégration des réfugiés dans la communauté australienne. Cependant, nombre de problèmes ayant trait à l'adaptation sociale et mentionnés par M. Murphy demeurent encore sans solution.

LA HACHE DE FER



a brisé la raison d'être des Yir-Yoront

UN article publié dans un numéro précédent du Courrier de l'Unesco illustrait par des cas tirés de documents brésiliens les effets que l'introduction d'un instrument aussi simple qu'une hache en fer pouvait avoir sur la destinée d'un groupe encore à l'âge de pierre. L'implacable succession d'événements déclenchés par ce qui, au premier abord, peut paraître un accident de peu de portée, se manifeste de façon encore plus claire lorsque nous disposons d'observations systématiques faites par un ethnographe de métier, rompu aux méthodes rigoureuses de sa discipline.

Un manuel qui a récemment paru sous le titre de : « Human Problems in Technological Change » (Edward H. Spicer, ed.) contient un chapitre du plus haut intérêt où l'auteur, M. Lauriston Sharp, expose en détail les bouleversements de toutes sortes qui se sont produits dans la vie sociale et morale d'une tribu australienne à partir du jour où, grâce à la générosité de missionnaires, elle a troqué ses haches de pierre contre des haches de fer. Le groupe dont il est question est celui des Yir Yoront qui vit sur la côte occidentale du cap York, au milieu d'une région sèche et broussailleuse, suffisamment inhospitale pour avoir protégé ses habitants nomades contre la pénétration blanche jusqu'à une date toute récente.

L'exposé de M. Sharp est présenté sous la forme d'un problème sociologique qu'il propose à la sagacité de ses lecteurs : étant donnée la place que la hache occupait dans la structure économique, sociale, religieuse et morale des Yir Yoront, quelles ont été, dans ces différents domaines, les conséquences de sa substitution par la hache de fer ? La réponse est donnée dans un chapitre séparé.

Suivons donc la présentation de l'auteur, et posons les données du problème. Les Yir Yoront sont répartis en petits groupes nomades sur un vaste territoire. Presque toutes leurs activités sont orientées vers la chasse et la cueillette. La hache est l'instrument le plus important de leur outillage rudimentaire. Elle leur est indispensable pour se procurer les aliments, les cuire, construire de maigres abris, se chauffer et, enfin, elle est à la base de toute leur technologie. La hache de pierre n'est pas seulement l'outil par excellence, c'est aussi un facteur de cohésion sociale, dont le rôle aurait échappé à l'attention si sa disparition ne s'était produite.

Une telle affirmation, pour ne pas être paradoxale, exige un commentaire explicatif. La fabrication des haches est relativement facile ; tout homme connaît les branches dont on fait le manche et sait d'où extraire la

poix qui servira à renforcer la ligature fibreuse maintenant la pierre tranchante. La seule difficulté pour les indigènes consiste à se procurer les pierres indispensables pour faire un instrument qui se détériore rapidement et doit être fréquemment renouvelé. Celles-ci proviennent d'une région lointaine, habitée par des tribus inconnues qui en font le commerce. En échange, elles reçoivent des javelines dont la pointe est faite d'une queue de raie ; ce sont donc les indigènes côtiers qui se spécialisent dans la fabrication de ces armes.

Entre les régions qui fournissent la matière première se sont donc formés des courants commerciaux auxquels participaient de façon très active les Yir Yoront. Ces transactions étaient, comme la confection des haches, un monopole masculin ; elles créaient une sorte de réseau de relations à la fois commerciales et politiques dans lequel chaque groupe jouait un rôle précis. Lors des grandes fêtes d'initiation, « vendeurs » et « acheteurs » se rencontraient et, en marge des cérémonies religieuses, échangeaient les haches contre les javelines. Les avantages que chacun en retirait n'étaient pas un des moindres attraits de ces festivités.

Bien que les hommes fussent propriétaires des haches, celles-ci étaient le plus fréquemment utilisées par les femmes, qui devaient donc les emprunter à leur mari, à leur père ou à leur oncle en se conformant à des règles traditionnelles.

De même, les jeunes gens qui ne participaient pas au cycle commercial étaient obligés de s'adresser à leurs aînés chaque fois qu'ils avaient besoin d'une hache, qui était donc devenue un symbole de virilité, de prédominance masculine et d'autorité conférée par l'âge. La fonction sociale de la hache s'étendait aussi au surnaturel et aux représentations mythiques. Parmi les clans qui formaient cette tribu, il y en avait un — celui de l'Iguane-nuage éclairé par le soleil — dont l'un des totems était précisément la hache de pierre. Bien que ce fussent les ancêtres de ce groupe qui étaient censés avoir découvert l'outil, sa fabrication ne lui était pas réservée, mais il avait, par contre, le privilège de symboliser l'emploi de cet instrument à l'occasion des fêtes religieuses. Ce détail, lui aussi, a son importance : selon la conception du monde propre à ces indigènes, tout ce qui se fait aujourd'hui doit reproduire exactement les activités et les incidents qui ont marqué l'existence des ancêtres dans la première période du monde. La vie présente n'est qu'une répétition de la vie mythique qui l'a déjà préfigurée.

Maintenant que la fonction de la hache a été définie dans son cadre culturel et social, il sera plus facile de comprendre les transformations apportées par la hache de fer.

Les Yir Yoront en ont reçu au cours de ces dernières années un très grand nombre, qui leur a été généreusement distribué par les missionnaires soit en rétribution du travail qu'ils fournissaient à la station, soit à titre de

cadeau pour gagner leur faveur. Les missionnaires espéraient que ces outils contribueraient rapidement à améliorer la condition matérielle des indigènes.

Les groupes qui vivaient loin des établissements missionnaires ne tardèrent pas à recevoir eux aussi les haches qui leur parvenaient à titres d'échanges. Bref, en peu de temps, la hache de pierre disparut devant la hache de fer. Or, contrairement à ce qui avait été prévu, l'acquisition de cet outil plus efficace ne favorisa en aucune manière le progrès matériel ou moral des Yir Yoront.

Certes, ils gagnèrent au change : leur labeur fut allégé et ils disposèrent de loisirs qui, jadis, leur étaient refusés. Mais ils ne les employèrent pas à enrichir leur patrimoine culturel ; c'est au sommeil, « un art dans lequel ils étaient passés maîtres », qu'ils les consacraient.

Si c'eût été là le seul résultat de l'acquisition du métal, on aurait pu s'en féliciter ; malheureusement, il y en eut de beaucoup plus graves : la hache de fer ébranla jusque dans ses fondements toute la structure sociale des Yir Yoront. Tout d'abord, le système d'échange qui unissait les groupes entre eux fut entièrement désorganisé. Désormais, les liens d'amitié et les associations entre individus de groupes différents perdirent leur raison d'être. Les biens cessèrent de circuler de la côte vers l'intérieur et vice-versa. Le prix des haches de

fer fut l'indépendance des groupes. Tous devinrent tributaires des missionnaires qui les distribuaient selon des principes qui durent paraître fantasmagoriques et incompréhensibles. Ce ne furent plus les hommes qui furent les maîtres incontestés des haches, mais les femmes et les adolescents ; ceux-ci acquirent des droits de propriété jadis considérés comme un privilège masculin. Les vieillards furent particulièrement affectés par cette révolution technique ; leur dignité ou leur âge les plaçaient dans une situation désavantageuse par rapport aux jeunes gens qui louaient leurs services ou se précipitaient aux distributions de haches, et ils devinrent tributaires des femmes et des jeunes, perdant ainsi leur prestige et leur autorité. Pour la première fois, le mot hache fut employé avec possessif féminin, ce qui fut aussi une révolution.

Les fêtes d'initiation perdirent de leur éclat puisque ceux qui y venaient pour se procurer des tranchants de hache en pierre n'étaient plus attirés par la nécessité ou la perspective d'une bonne affaire.

Mais c'est dans le domaine des sentiments et des valeurs que la hache de fer apporta le plus de changements. Ayant brisé les liens de dépendance et les rapports habituels, le sens moral du groupe ne tarda pas à en être affecté. Le sentiment de la propriété s'affaiblit, des vols et d'autres délits devinrent plus fréquents.

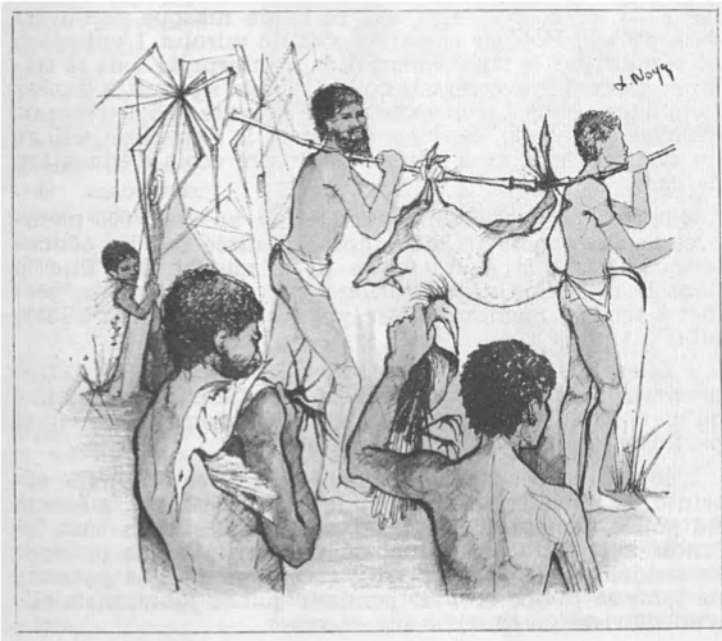
Jadis, les Yir Yoront possédaient une mythologie qui donnait réponse à tout. Lorsque leurs traditions se modifiaient légèrement, ils ajoutaient un épisode nouveau à leurs mythes pour réintégrer l'innovation dans son cadre traditionnel. Avec la hache de fer, la réadaptation devenait impossible. On essaya bien de l'attribuer à un clan qui avait pour totem les fantômes de couleur blanche qui furent assimilés aux Blancs, mais le clan de l'Iguane-nuage éclairé par le soleil pouvait déjà, lui, s'approprier la gloire de compter ce merveilleux objet parmi ses totems.

Aujourd'hui, la tribu est en pleine décadence. Le système totémique a été balayé par les innovations qui ne pouvaient être situées dans son cadre. Avec lui disparurent les traditions religieuses et l'ordre culturel et social qui donnaient à la tribu sa cohésion et faisaient sa raison d'exister.

Illustrations de L. Noyez.



La chronique d'Alfred Métraux



LE "DIABLE" AIDE L'UNESCO A BATIR DES ÉCOLES



Jobai l' « esprit » à forme de masque dont la coopération fut décisive lors de la construction de l'école d'éducation de base de Belinga.



Le district de Klay est couvert de marécages, aussi les experts de l'équipe Libéria-Unesco ont tenté d'y

par Daniel Behrman

Si tels des champignons, les écoles poussent désormais dans les villages et hameaux de l'arrière-pays, en République africaine du Libéria, il faut porter ce résultat au crédit du sorcier de Dimeh et à celui du « diable » de Belinga.

Dimeh et Belinga sont deux villages du district de Klay, à quelque 50 km à l'ouest de Monrovia, capitale du Libéria, où des éducateurs libériens et une équipe internationale d'experts de l'assistance technique, envoyée par l'Unesco, coopèrent afin d'élever le niveau de vie des habitants, grâce à l'éducation de base.

Non seulement 19 écoles ont été ouvertes dans le seul

district de Klay, mais, pour le reste du pays, plus de 24 autres écoles nouvelles fonctionnent, grâce à 46 instituteurs et institutrices sortis cette année avec le diplôme du Centre National d'Éducation de Base de Klay.

De passage à Paris, Marcel De Clerck, éducateur belge, qui vient d'accomplir une mission d'assistance technique de deux ans au Libéria, nous a conté l'histoire du JULEP (projet commun d'éducation Unesco - Libéria). Il a travaillé dans le district de



T.T. Koffa, travailleur rural de la tribu Kran, diplômé du Centre. Son fils a reçu le nom de Jan K. De Clerck (son parrain est l'expert de l'Unesco). Comme c'est un garçon, on l'a fait tourner quatre fois autour de la maison.

Français, Roger Garraud, et un Indien, M. Srinovasa Rao, les deux autres membres de l'équipe de l'Unesco. Le codirecteur du JULEP est M. Nathaniel V. Massaquoi, secrétaire adjoint de l'Instruction publique du Libéria.

Le « diable » vint en aide à l'Unesco il y a deux ans, lorsque M. De Clerck réussit à convaincre les membres de la secte Jobai de Belinga (Jobai est le nom d'un esprit communément appelé « diable ») que leur village avait besoin d'une école et que Jobai les aiderait. Il fit partager sa conviction à ses interlocuteurs en « parlant au diable » — en l'occurrence une sorte de masque recouvert de raphia et orné de coquillages et de miroirs. L'entretien se déroula par le truchement d'un « interprète » de la tribu et, durant la conversation, le « diable » se mit à danser (une danse dont aucun membre de la secte Jobai n'oserait dévoiler le secret). Belinga fut ainsi le deuxième village du district de Klay à édifier sa propre école d'éducation de base.

Quant au sorcier, Boima Zina, il est un des 3 000 membres de la coopérative de santé, organisée par les éducateurs libériens et les membres de la mission de l'Unesco dans le district. Une cotisation de 35 francs par an permet à tous les membres d'être soignés gratuitement à l'hôpital d'Amiina.

« Les sorciers nous assurent leur concours et c'est extrêmement important », souligne M. De Clerck, « c'est ainsi qu'ils nous envoient les malades qu'ils n'ont pu guérir et parfois nous leur envoyons les nôtres. »

L'éducateur belge évoque alors le cas de cette femme atteinte de phlébite, traitée par le Dr Paul Meyer, médecin du gouvernement libérien qui a sa consultation tous les lundis à l'hôpital d'Amiina, où une centaine de patients l'attendent. Le Dr Meyer avait recommandé à sa patiente de tenir sa jambe en l'air pendant quinze jours, mais elle n'en fit rien.



Maima Zwannah, la fille du Grand Chef, est une des élèves de l'école d'éducation de base d'Amiina.



développer la culture du riz. Au premier plan, un spécialiste transplante les plants de riz.



Voici la première promotion du Centre d'éducation de base de Klay, diplômée en juillet 1955. Le Centre forme des travailleurs ruraux qui, à leur tour, créeront à travers le Libéria d'autres écoles similaires.

« Nous eûmes alors recours à Boïma Zima, qui parvint à la convaincre que son état était dû à une « médecine » maléfique répandue sur le sol. Alors seulement elle consentit à suivre la prescription du médecin. »

C'est encore Boïma Zima qui, en août dernier, vint en aide aux membres de l'équipe Libéria-Unesco qui luttèrent contre la mortalité infantile. Il réunit les chefs et les notables du village de Diméh et, sur ses instances, ils organisèrent un cours tri-hebdomadaire à l'intention des sages-femmes locales.

Outre les problèmes de santé et d'éducation pour lesquels ils cherchent des solutions, les experts de la mission d'Assistance technique à Klay ont envisagé les moyens propres à améliorer le rendement agricole des villages, problème fondamental du district.

Par tradition, les paysans locaux font encore pousser « le riz à sec », en employant le feu pour pratiquer une clairière, puis en opérant de même pour une autre clairière, après avoir obtenu une seule récolte.

Mais les terrains cultivables deviennent rares, car il faut compter au moins huit années de culture avant de pouvoir amonceler assez d'humus pour fertiliser une récolte. Dans ces villages, les mois de juin à octobre sont connus comme étant les « mois de la faim ». En effet, il est impossible d'obtenir le moindre grain de riz et les Indigènes ne subsistent que grâce au manioc.



L'interprète de Jobai, dont le langage mystérieux est compréhensible du seul « diable », est un danseur acrobatique. Dans sa main gauche, la « médecine » secrète qui protège contre les manœuvres de diables concurrents.

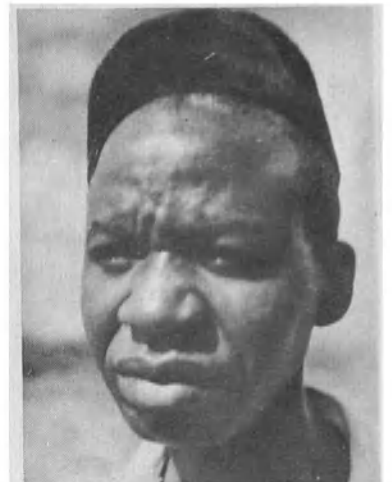
Heureusement, le district de Klay est couvert de marécages. Au printemps dernier, à la demande de l'équipe Libéria-Unesco, un jeune expert agricole de Sierra Leone, M. Yartu, qui travaillait pour le gouvernement libérien, entreprit de démontrer que l'on pouvait cultiver le riz dans ces terrains marécageux.

Dès que les stagiaires du Centre de Klay se mirent à creuser des canaux et à construire des digues pour les futures rizières, l'éducation de base devint un sujet de plaisanterie dans les villages, car les fermiers locaux se demandaient si l'on avait l'intention de faire pousser le riz sur les digues ou dans les canaux ! Cependant, quand les jeunes pousses de riz commencèrent à pointer au-dessus des marécages, les fermiers durent se rendre à l'évidence : à la suite de l'expérience, les nouvelles récoltes furent doubles de celles obtenues grâce à l'ancienne méthode qui consistait à planter du « riz à sec » dans les clairières.

L'amélioration des conditions de vie dans le district de Klay n'est qu'un des aspects des buts entrepris par le Centre d'éducation de base. Sa tâche principale consiste cependant à former des travailleurs ruraux, afin de pouvoir créer des écoles d'éducation de base à travers le Libéria. Aujourd'hui, on trouve dans tout le pays des travailleurs ruraux diplômés de la première promotion.

M. De Clerck, ancien professeur à Ostende, est un vétéran de l'assistance technique de l'Unesco. Avant de travailler au Libéria, il avait mené à bien une mission de deux ans au Salvador, en Amérique Centrale, où il participa à une campagne d'éducation de base, dans un district de 4 000 habitants.

Il affirme ne disposer d'aucune « botte secrète » : « C'est uniquement une question de confiance », dit-il, « il faut mener l'existence des gens que vous essayez d'aider et vous devez vivre assez longtemps avec eux pour leur faire oublier que vous êtes un étranger. »



Ismaïl Malik, un des vétérans parmi les professeurs d'éducation de base du projet conjoint Libéria-Unesco.

PEINTURE A L'ENCAUSTE

Photo copyright Roger Viollet, Paris.



Photo copyright Yves Hervochon, Paris.

Née sous le signe du feu, elle a résisté à la fournaise de Pompéi et à la morsure des siècles. Savants et peintres se penchent sur son secret.

par
**Lucio et Giuseppe
Attinelli**

Des siècles séparent ces deux portraits. Celui de gauche représente sans doute une femme de la famille de Pollino Sôter, Archonte de Thèbes (milieu du 2^e siècle après J.-C.). Il a été exécuté selon la technique du cestre sur bois — du latin *cestrum*, fer chauffé au feu. Il a été découvert dans un enveloppement de momie à Fayoum, en Egypte. Celui du haut, « Bacchante » au cestre sur marbre, est l'œuvre d'une Française, Helen Mai, qui semble avoir retrouvé le secret de l'encauste antique. La fresque (à droite) du 1^{er} siècle avant J.-C., également une œuvre à l'encauste, représente des « Femmes jouant avec une chèvre » et provient de fouilles effectuées à Pompéi. Elle se trouve au Musée du Louvre, à Paris, à qui François I^{er}, désormais Roi de Naples, en a fait don.

FRESQUE... Détrempe... Peinture à l'huile... Voilà des termes dont chacun de nous, si profane soit-il en matière de peinture, a déjà entendu parler.

Mais presque personne ne connaît l'encauste, qui pourtant doit être considérée comme l'ancêtre de tous les modes de peinture appréciés, aujourd'hui, du grand public.

Les origines de cette peinture envoûtante et mystérieuse, remontent assez loin dans le temps. Homère nous a chanté « Les bateaux aux joues rouges », décorés à la poix brûlée, qui sillonnaient la mer, après avoir invoqué la faveur des dieux capricieux de l'Hellade. Plus tard, Ovide parlera de « la poupe à la mer des dieux célestes, peinte de couleurs brûlées ».

L'encauste, du grec *en Kauston* (brûlé) est née sous le signe du feu car, dans cette technique, le peintre ne se sert pas d'un pinceau, mais d'un fer chauffé au feu (cestum), à l'aide duquel il applique une sorte de cire colorée (gluten) qu'il fixe sur le support en la brûlant.

Bouleversante vitalité d'expression

CE procédé (inustion) donne d'étonnants résultats : il confère d'abord un éclat incomparable aux couleurs, ainsi qu'un surprenant relief au sujet ; de plus, il fixe à jamais la peinture et la rend inaltérable.

Les splendides peintures encaustes, retrouvées à Pompéi, ont résisté vaillamment à la terrible coulée de lave

qui, telle un fleuve de feu, submergea la ville.

De même, dans des fouilles effectuées dans la nécropole gréco-romaine de Hawara, près de la pyramide de Aménophis III, on trouva, entre autres, des portraits (encaustés sur bois) dont la bouleversante vitalité d'expression et la parfaite conservation sont le témoignage d'une résistance aux injures du temps, telle que nulle autre peinture n'a jamais égalée.

C'est justement cette résistance qui a incité maints savants et archéologues à rechercher le secret du mystérieux procédé qui a fait de ces peintures des messages éternels.

Des échantillons prélevés à Pompéi ont été récemment analysés, selon des procédés chimiques, par des savants italiens, mais cet examen n'a pas permis de retrouver la formule antique.

Par ailleurs, les recherches archéologiques ont été rendues plus difficiles à cause des destructions opérées par des vandales. A ce sujet, on raconte qu'en Egypte, en 1887, toute une nécropole avait été mise au pillage par des Bédouins qui cherchaient du sel à la limite du désert. Ces vandales auraient tout détruit et brûlé, sauf certains portraits qu'ils trouvèrent dans des enveloppements de momies et qui, selon les coutumes de l'ancienne Egypte gréco-romaine, représentaient l'effigie du défunt. Ces portraits, vendus par la suite à des trafiquants grecs, furent enfin achetés par l'antiquaire viennois Graf.

Selon une lettre du docteur Fouquet, historien français, qui s'était rendu sur les lieux, le sol était jon-

ché de cadavres momifiés. A la tête de chaque momie était une planchette sur laquelle étaient gravés le nom, la qualité du défunt et le lieu de naissance. Sur les parois de ce tombeau, il y avait nombre de portraits peints sur bois (à l'encauste) et dont la plupart étaient en état de parfaite conservation.

Les encaustes retrouvées à Pompéi, à Ostie, à Herculanium, à Rome et en Egypte, et dont l'éclat et la vivacité des couleurs n'ont pas été ternis par le temps, témoignent également de la splendeur de cette peinture diabolique qui garde obstinément, aujourd'hui encore, son secret.

La vogue de l'huile fait oublier la cire

COMMENT expliquer la décadence de cette peinture ? Les grands maîtres de l'antiquité, pourtant, ont utilisé l'encauste ; parmi eux Lysippe, Polygnote, Phamphile — Maître d'Appelle, Pausias, Nicias. Grâce à eux, cette peinture atteint la perfection en Grèce et est accueillie avec enthousiasme dans la Rome impériale ; plus tard, avec le triomphe de l'Eglise, elle s'affirme à Constantinople. Eusèbe, notamment, nous parle d'un grand tableau encauste qui représente Constantin précipitant dans les flots le dragon, symbole des ennemis de l'Eglise...

Mais, après des siècles de splendeur, on assiste au déclin de cet art pictural. Le secret même de la cire se perd et tombe dans l'oubli. L'encauste, peinture d'initiés, n'a plus



Peinture à l'encauste

(Suite)

d'adeptes ; il n'y a plus d'écoles qui puissent perpétuer cet art, trop difficile à exécuter peut-être.

Parallèlement, on assiste à l'affirmation et au triomphe de nouveaux modes de peinture, d'exécution plus aisée : la détrempe, la fresque, et, plus tard, la grande vogue de la peinture à l'huile. Pendant des siècles la prestigieuse peinture est abandonnée.

Le message a été recueilli

VERS 1755, un timide réveil s'amorce : l'Académie des Inscriptions de Paris ouvre un concours pour retrouver le secret de l'encauste. Les efforts des peintres Caylus et Bachelier ne sont pas couronnés de succès. Ils ont toutefois le mérite d'avoir ramené l'intérêt pour cette peinture injustement oubliée.

Au XIX^e siècle, le peintre Delacroix et ses élèves expérimentent des applications de cire, associée à des essences et huiles volatiles, mais sans l'intervention du feu. Le résultat est malgré tout remarquable, comme le montre, à l'Assemblée Nationale de Paris: « Attila ramenant la barbarie sur l'Italie ravagée. »

En 1887, à la suite des découvertes faites en Egypte, des peintres et des savants s'adonnent à des recherches sur la foi d'ouvrages grecs et latins traitant de l'encauste. Malheureusement, le résultat de leurs travaux est loin d'être positif étant donné la rareté des témoignages autres que poétiques.

Il est à remarquer, à ce propos, que tous les poètes classiques ont chanté la beauté de cette peinture, mais ils ont négligé de nous donner de plus amples détails d'ordre pratique. Néanmoins les chercheurs ne se sont pas découragés pour autant. En Italie deux peintres contemporains, Palomino et Scheffer, s'efforcent à leur

tour de redécouvrir la méthode encauste. De même, Priviati, Viglioni et Donner écrivent quelques essais sur la peinture à la cire ; les deux derniers s'éloignant de la question, nous parlent plutôt de fresques cirées, ce qui ne peut pas être considéré comme de l'encauste pure.

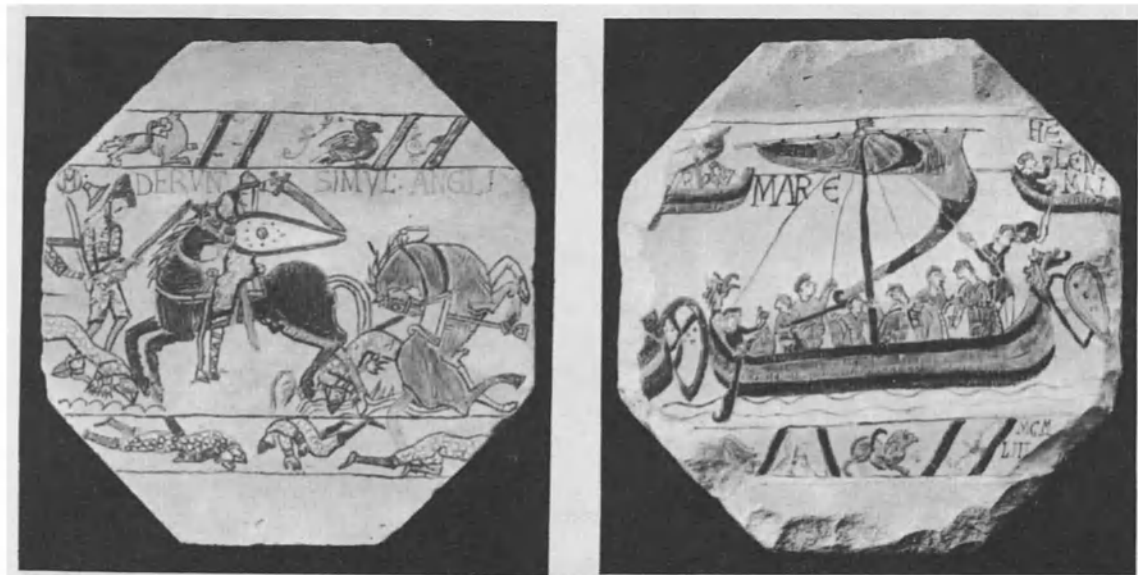
Finalement, de nos jours, un peintre original, Henri Cros, à la suite d'une sérieuse étude sur cette peinture classique, réalise quelques œuvres de chevalet, assez sobres, lesquelles, bien que n'ayant pas la vivacité des couleurs à l'encauste, sont toutefois assez près de celles-ci. Malheureusement la mort a interrompu ses recherches et aucun élève, à notre connaissance, ne les a poursuivies.

Aujourd'hui, c'est une Française, Helen Mai, qui s'est imposée la lourde charge de reprendre et de poursuivre ce « travail de Romain ». Elle a recueilli le message qui, à travers le temps, lui a été adressé. Elle n'a pas craint les difficultés d'une recherche longue et difficile, et après beaucoup d'efforts, est parvenue à un résultat qui, à juger par ses travaux, présente une ressemblance frappante avec l'encauste ancienne. Ainsi, la série de la « Comedia dell'Arte » (encauste sur bois), le dramatique « Chemin de Croix », actuellement en l'église de Quibou (Manche), œuvre des architectes Henri Tougard et Cochepain, et les travaux exécutés à Paris dans l'église de Marie Médiatrice, œuvre de l'architecte Henri Vidal, récemment disparu.



Un curieux rapprochement peut se faire notamment entre les anciennes peintures à l'encauste, traitées au cestre et « La Bacchante », encauste sur marbre d'Helen Mai, où les traces de fer sont évidentes. Détail secondaire, mais tout de même d'intérêt : cette peinture résiste aux lavages et aux brossages à l'eau et au savon.

Quoique Helen Mai n'ait pas révélé jusqu'ici le secret de sa technique, son œuvre servira sans doute à réveiller l'intérêt du public et des artistes pour l'art perdu de l'encauste.



CES TROIS PEINTURES A L'ENCAUSTE sont l'œuvre d'Helen Mai qui a reproduit des fragments de la tapisserie de Bayeux (photos de gauche) sur pierre, et a exécuté ce saisissant Scapin (photo du haut) sur bois d'okoumé.

Photos copyright Yves Hervochon.

Nos lecteurs nous écrivent... en toute franchise

De R. Navailh, Professeur, Ecole normale d'instituteurs, Alençon (Orne).

Je suis Président du Club de l'Unesco de l'Ecole normale d'instituteurs de l'Orne. En cette qualité, je profite de l'occasion qui m'est donnée de vous écrire pour vous féliciter au sujet du bulletin que vous éditez « Le Courrier de l'Unesco ». Je le trouve en progrès continu, très intéressant, accessible à tous, plein de renseignements précieux. Je viens de recevoir le dernier numéro « A la conquête du désert ». Je vous félicite. Vous êtes dans la bonne voie. Continuez.

Du Directeur, The Modern Language Association of America, New-York.

Le Courrier de l'Unesco de Mai 1955 (n° 2 — édition européenne) stipule que « la langue russe est enseignée dans toutes les écoles de l'U.R.S.S. jusqu'à la troisième année de l'instruction obligatoire ». Est-il possible d'obtenir plus de détails sur cette information ?

N.D.L.R. — Une information plus récente que celle publiée dans le « Courrier de l'Unesco » souligne que la langue russe est enseignée dans toutes les écoles, mais pas au-delà de la deuxième année de l'instruction obligatoire. On parle près de 200 idiomes différents en U.R.S.S. Les « Grands Russes », c'est-à-dire la population qui parle le russe, s'élèvent seulement à 37 % de l'ensemble de la population du territoire. L'Union Soviétique comporte seize républiques autonomes et un certain nombre de régions autonomes, de territoires et de districts nationaux. Dans chacun d'entre eux, la langue maternelle est celle utilisée dans l'instruction ; le russe est considéré comme deuxième langue dans l'enseignement secondaire et son étude est très activement poussée avec celle de l'idiome national. En

conséquence, les enfants des multiples nationalités soviétiques sont normalement capables de parler, de lire et d'écrire le russe dès la fin de leurs études élémentaires.

De D. Baak, Frères de la Charité, 2 Djalan Bruderan, Purzoredjo, Indonésie.

Lecteur assidu du « Courrier de l'Unesco », mon attention s'est portée sur les photographies de la page 32, numéro 5, 1955 : (« Ils apprennent à entendre avec leurs yeux. ») J'ai lu, en ce qui concerne l'Institut des Sourds-Muets de Bandoeng, qu'il était le seul de son espèce en Indonésie. Il y en a, en fait, deux et un troisième est en construction.

En dehors de l'Institut de Bandoeng, il en existe également un à Wonosobo (Java Central), qui, jusqu'à présent, s'occupait de l'éducation des enfants des deux sexes. En novembre 1955, les garçons seront transférés dans un nouvel établissement, également à Wonosobo. L'Institut de Wonosobo est placé sous la direction des Sœurs Révérentes et le nouvel institut sera dirigé par les Frères de la Charité, qui sont bien connus en Belgique pour leurs institutions de sourds-muets (Institut royal des Aveugles et des Sourds-Muets à Bruxelles, et Institut Royal des Sourds-Muets à Gand).

Ce nouvel édifice ne servira pas seulement aux enfants sourds-muets de l'Enseignement primaire, mais aussi pour les adolescents qui apprendront un métier (cordonnerie, imprimerie, tissage, etc.), de telle sorte qu'en quittant l'école, ils seront en mesure de faire leur chemin dans la société humaine.

Ce nouveau projet ne peut être uniquement financé par les Frères et les

dépenses inhérentes à la construction de l'édifice seront en partie supportées par le Gouvernement indonésien qui comprend la nécessité réelle de cette œuvre charitable. Mais en ce qui concerne les méthodes éducatives, l'équipement matériel, les outils, les installations électriques, la Direction de l'école recevrait avec reconnaissance toute aide.

De Léontine Roux, Secrétaire générale de la Ligue Internationale des Mères et des Educatrices pour la Paix, Clermont-Ferrand, France.

Dans le numéro du Courrier de l'Unesco consacré aux femmes, vous mentionnez l'Union Mondiale de la Femme pour la Concorde internationale — à laquelle au début nous avons fait connaître l'œuvre de l'Unesco et l'appui que méritait cette institution spécialisée des Nations Unies. Nous sommes affiliées à l'Union Mondiale. Le fait de travailler sur le plan national et sur le plan local n'implique nullement que nous ne travaillions pas sur le plan humain. Vous comprendrez donc notre très grande peine en constatant que notre Ligue n'est pas mentionnée sur la liste des organisations féminines internationales.

N.D.L.R. — Une erreur regrettable nous a fait omettre sur cette liste des organisations internationales féminines — n° 11, 1955, page 40 — la Ligue internationale des Mères et des Educatrices pour la paix, 2, rue Nestor-Perret, Clermont-Ferrand (France), ainsi que le Conseil international des Femmes psychologues, c/o Dr. Harriet T. O'Shea, Psychology Department Burde University, La Fayette (Indiana), Etats-Unis, et l'International Council of Social Democratic Women, 8 Motcombe Street, Londres S.W. 1.

LISTE DES AGENTS GÉNÉRAUX DE L'UNESCO

- ALGÉRIE.** — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.
- ALLEMAGNE.** — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8.
- ARGENTINE.** — Editorial Sudamericana S.A., Alsina 500, Buenos Aires. Inter-Prensa, Florida 229, Buenos Aires.
- AUSTRALIE.** — Oxford University Press, 346, Little Collins Street, Melbourne.
- AUTRICHE.** — Wilhelm Frick Verlag, Graben 27, Vienne 1.
- BELGIQUE.** — Louis de Lannoy, Editeur-Libraire, 15, rue du Tilleul, Genval (Brabant).
- BIRMANIE.** — Burma Educational Bookshop, 551-3 Merchant Street, P.O. Box 222, Rangoon.
- BOLIVIE.** — Libreria Selecciones, Avenida Camacho 369, Casilla 972, La Paz.
- BRESIL.** — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.
- CAMBODGE.** — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.
- CANADA.** — University of Toronto Press, Toronto 5. « Periodica » Inc., 5112 Avenue Papineau, Montreal 34.
- CEYLAN.** — The Associated Newspapers of Ceylon, Ltd., Lake House, P.O. Box 244, Colombo.
- CHILI.** — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago.
- CHYPRE.** — M.E. Constantinides, P.O. Box 473, Nicosia.
- COLOMBIE.** — Libreria Central, Carrera 6-A No 14-32, Bogota.
- CORÉE.** — Korean National Commission for Unesco, Ministry of Education, Séoul.
- COSTA-RICA.** — Trejos Hermanos, Apartado 1313, San José.
- CUBA.** — Unesco Centro Regional en el Hemisferio Occidental, Calle 5 No. 306, Vedado, Apartado 1358, La Havane.
- DANEMARK.** — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade, Copenhagen K.
- EGYPTE.** — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.
- EQUATEUR.** — Libreria Cientifica, Luque 233, Casilla 362, Guayaquil.
- ESPAGNE.** — Libreria Cientifica Medina-celi, Duque de Medina-celi 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas, S.A. Pizarro 19, Madrid.
- ETATS-UNIS.** — National Agency for International Publications, 500, Fifth Avenue, New York 36, N.Y.
- ETHIOPIE.** — International Press Agency, P.O. Box 120, Addis-Abéba.
- FEDERATION MALAISE.** — Peter Chong & Co., Post Box 135, Singapore.
- FINLANDE.** — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki.
- FORMOSE.** — The World Book Company Ltd., 99, Chungking South Rd. Section 1, Taipei, Taiwan.
- FRANCE.** — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Division des Ventes et de la Distribution, 19, Avenue Kléber, Paris (16°).
- GREECE.** — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.
- HAITI.** — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.
- HONG-KONG.** — Swindon Book Co., 25, Nathan Rd., Kowloon.
- HONGRIE.** — Kultura, P.O. Box 149, Budapest 62.
- INDE.** — Orient Longmans Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chambers, Nicol Rd., Bombay 1. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay 1.
- INDONÉSIE.** — G.C.T. Van Dorp & Co., Djalan Nusantara 22, Postrommel 85, Djakarta.
- IRAK.** — Mackenzie's Bookshop, Baghdad.
- IRAN.** — Commission Nationale Iranienne pour l'Unesco, Avenue du Musée, Téhéran.
- ISRAËL.** — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road, P.O.B. 4101, Tel-Aviv.
- ITALIE.** — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence.
- JAMAÏQUE.** — Sangster's Book Room, 99, Harbour Street, Kingston. Knox Educational Services, Spaldings.
- JAPON.** — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo.
- JORDANIE.** — Joseph I. Bahous & Co., Dar ul-Kutub, Salt Road, P.O. B. 66, Amman.
- LIBAN.** — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.
- LIBERIA.** — J. Momolu Kamara, 69 Front & Gurley Streets, Monrovia.
- LUXEMBOURG.** — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.
- MALTE.** — Sapienza's Library, 26 Kingsway, La Valette.
- MARTINIQUE.** — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.
- MEXIQUE.** — Libreria y Ediciones Emilio Obregon, Avenida Juarez N° 30, Mexico D.F.
- NIGERIA.** — C. M.S. Bookshops, P.O.B. 174, Lagos.
- NORVEGE.** — A.S. Bokhjornet, Stortingssplass 7, Oslo.
- NOUVELLE-ZELANDE.** — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.
- PAKISTAN.** — Ferozsons : 60 The Mall Lahore. Ferozsons : Bunder Road, Karachi. Ferozsons : 35 The Mall, Peshawar.
- PANAMA.** — Agencia Internacional de Publicaciones, Plaza de Arango No. 3, Apartado 2052, Panama.
- PARAGUAY.** — Agencia de Librerías de Salvador Nizza, Calle Pte Franco No 39/43, Asuncion.
- PAYS-BAS.** — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye.
- PEROU.** — Libreria Mejia Baca, Jiron Azangaro 722, Lima.
- PHILIPPINES.** — Philippine Education Company, Inc., 1104 Castillejos, Quiapo, P.O. Box 620, Manila.
- PORTO RICO.** — Pan American Book Co., P.O. Box 3511, San Juan 17.
- PORTUGAL.** — Publicacoes Europa-America Ltda., Rua des Flores 45, 1°, Lisbonne.
- REPUBLIQUE DOMINICAINE.** — Libreria Dominicana, Mercedes 49, Apartados de Correos 656, Ciudad Trujillo.
- ROYAUME-UNI.** — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1.
- SUEDE.** — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16.
- SUISSE.** — Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. Payot, 40, rue du Marché, Genève.
- SURINAM.** — Radhakishun & Co., Ltd. (Book Dr.), Watermolenstraat 36, Paramaribo.
- TANGER.** — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.
- TCHÉCOSLOVAQUIE.** — Artia Ltd., 30, Ve Smeckach, Prague 2.
- THAÏLANDE.** — Suksapan Panit, Mansion 9, Rajdamnern Avenue, Bangkok.
- TUNISIE.** — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.
- TURQUIE.** — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.
- UNION SUD-AFRICAINE.** — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.
- URUGUAY.** — Unesco Centro de Cooperacion Cientifica para América Latina, Bulevar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo. Oficina de Representacion de Editoriales, 18 de Julio, 1333, Montevideo.
- VENEZUELA.** — Libreria Villegas Venezolana, Av. Urdaneta-Esq. Las Ibarra, Edif. Riera, Apartado 2439, Caracas.
- VIET-NAM.** — Librairie Nouvelle Albert Portail, 185-193, rue Catinat, B.P. 283, Saigon.
- YUGOSLAVIE.** — Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.

Latitudes et Longitudes...

BABEL : Sous ce titre significatif vient de paraître, avec le concours de l'Unesco, le premier numéro d'une « Revue Internationale de la Traduction », publication de la Fédération Internationale des Traducteurs. Fondée en 1953, cette fédération groupe actuellement les organisations professionnelles de traducteurs des treize pays suivants : Allemagne, Argentine, Belgique, Canada, Danemark, Espagne, France, Italie, Japon, Norvège, Grande-Bretagne, Turquie et Yougoslavie.

Cette revue internationale a quelque chose d'« anti-Babel », car la tour de Babel est le synonyme de confusion et peut se comparer à notre époque. Ainsi que le précise le traducteur italien Lanza di Trabia, elle a pour but de promouvoir une meilleure compréhension internationale et de « donner aux traducteurs dispersés dans le monde une conscience plus nette de leur profession. » La revue Babel est trimestrielle — direction et rédaction, 66, rue Pierre-Charron, Paris (8^e). Prix de l'abonnement (annuel) 850 fr.. Prix du numéro : 250 fr. ou l'équivalent en monnaie du pays.

RECHERCHES SOCIALES. — Au cours de sa récente session, le Conseil Exécutif de l'Unesco a décidé notamment la création à Calcutta d'un centre de recherches sociales chargé d'étudier les conséquences de l'industrialisation dans l'Asie méridionale. Les fonds nécessaires au fonctionnement de ce centre seront tirés du budget ordinaire de l'Unesco quoique le gouvernement de l'Inde ait décidé de verser une contribution annuelle équivalant à 35.000 dollars. On estime à 150.000 dollars les crédits nécessaires au fonctionnement du Centre pendant la première année. L'institution s'occupera, d'une part, de recherches sur les conséquences sociales de l'industrialisation et, d'autre part, de la formation des chercheurs dans les divers pays intéressés.

Eaux souterraines. La première équipe de géologues et d'ingénieurs civils diplômés de l'Institut d'Hydrogéologie d'Istanbul participe actuellement à un immense programme de recherches et de travaux dans le domaine des eaux souterraines. Rattaché à l'Université Technique d'Istanbul, cet Institut a été créé en 1952 avec la collaboration d'une mission d'assistance technique de l'Unesco. Des équipes constituées chacune d'un ingénieur civil et d'un géologue ont été envoyées par le Ministère des Travaux Publics dans les dix principaux bassins hydrographiques du pays, pour y amorcer la prospection systématique des points d'eau et étudier leur aménagement. La tâche future de cet Institut consistera à assurer la formation du personnel destiné aux services

techniques de l'Etat et à mettre sur pied toute une série de recherches dans les domaines touchant à l'hydrologie.

BIBLIOTHECAIRES : *Vingt-cinq bibliothécaires et éducateurs de douze pays d'Aste et d'Australie se sont rencontrés en octobre dernier à Delhi à l'occasion d'un stage sur le développement des bibliothèques dans cette partie du monde. Patronné par l'Unesco, ce stage s'est déroulé dans les locaux de la Bibliothèque Publique de la Nouvelle Delhi, créée en 1951*

POUR VOUS ABONNER

On s'abonne au « Courrier de l'Unesco » : dans l'Union française, en virant la somme de 400 francs (par an) au C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber; hors de l'Union française en s'adressant à notre agent dans votre pays (voir liste page 33). On peut souscrire, en France et dans les mêmes conditions, des abonnements au nom de personnes habitant n'importe quel autre pays.

grâce aux efforts conjoints de l'Unesco et du Gouvernement indien. Cette bibliothèque sert aujourd'hui plus de 70.000 lecteurs par mois.

La rencontre a été consacrée à trois sujets principaux : développement des bibliothèques nationales, préparation de matériel de lecture pour adultes, services de bibliothèques pour enfants. Non moins de vingt études ont été consacrées au premier point de l'ordre du jour. Les stagiaires ont assisté à la projection d'une douzaine de films sur les bibliothèques de divers pays.

Les travaux des experts ont abouti à l'adoption de plusieurs recommandations importantes concernant notamment la législation relative aux bibliothèques et leur financement, la création de bibliothèques pour enfants et l'organisation dans les divers pays de centres nationaux pour la production de matériel de lecture pour adultes. Un comité spécial formé de personnes ayant participé à ce stage contrôlera l'application de ces décisions en juin-juillet 1956.

Avant de se séparer les stagiaires ont élu un comité chargé d'organiser une Fédération asiatique d'Associations de Bibliothécaires qui sera créée en 1957. Cette fédération dirigera un centre

d'information sur les problèmes relatifs aux bibliothèques d'Asie.

PROTECTION DE LA NATURE. — La radio-télévision italienne donne depuis le mois de janvier, avec un vif succès, un programme mensuel traitant de la protection de la nature. Préparées en étroite coopération avec l'Union Internationale pour la Protection de la Nature, (créée sous les auspices du Gouvernement français et de l'Unesco), ces émissions illustrent leurs thèmes au moyen d'images commentées : films-fixes, tableaux, films, photographies, etc. Un de ces films a été fourni par l'Unesco. Le premier programme s'était borné à poser le problème de la protection de la nature et à décrire l'œuvre de l'U.I.P.N. Un autre fut consacré à montrer le rôle de l'eau dans la nature. D'autres encore mettaient en évidence le rôle et l'importance des Réserves et Parcs nationaux.

BOURSES : L'Unesco a créé quatorze nouvelles bourses de voyage à l'intention d'écrivains et d'artistes (compositeurs, peintres, sculpteurs, graveurs ou architectes). La durée de ces bourses sera de six mois et les bénéficiaires recevront une indemnité mensuelle de 200 dollars au minimum et de 300 dollars au maximum (70.000 à 100.000 francs). L'Unesco prendra à sa charge les frais de voyage et les dépenses professionnelles : achat de livres, de ma-

tériel et de fournitures, location d'un atelier ou d'un studio, d'instruments de musique, etc.

RELATIONS CULTURELLES. : En vue de poursuivre l'étude des relations culturelles internationales et de conjuguer plus étroitement l'action de l'Unesco avec celle que poursuitent les Etats membres une première réunion des Directeurs des Services nationaux de Relations culturelles de 35 pays s'est tenue à Paris, à la Maison de l'Unesco, du 1^{er} au 6 décembre 1955. Ainsi les techniciens des relations culturelles à l'échelon le plus élevé ont pu, au cours d'une fructueuse réunion d'information et de contact, émettre des recommandations à l'usage du Directeur général de l'Unesco.

Au cours de leurs travaux les directeurs des Services nationaux ont étudié quels sont les organismes nationaux chargés d'assurer les relations culturelles et comment ces organismes peuvent contribuer à renforcer une entente internationale. Plusieurs problèmes techniques relevant toujours des relations culturelles ont été également étudiés comme ceux relatifs aux échanges de personnes, à l'enseignement des langues vivantes, à la coopération scientifique internationale, aux publications et matériel audio-visuel destiné à améliorer la connaissance des pays étrangers. L'ordre du jour de la réunion internationale prévoyait également une large esquisse géographique des relations culturelles dans le monde.

DANS DEUX OU TROIS ANS :

NOUVELLE CONFÉRENCE " ATOME POUR LA PAIX "

L'ASSEMBLEE générale des Nations Unies a approuvé à l'unanimité la création d'une Agence internationale pour l'Energie atomique. Elle a également recommandé l'organisation d'une deuxième conférence technique internationale semblable à la Conférence « Atome pour la paix » qui s'est tenue à Genève en août 1955. Cette conférence pourrait se tenir dans deux ou trois ans.

L'utilisation pacifique de l'atome a pris un essor nouveau en Europe. En France, le premier des trois réacteurs prévus par le commissariat à l'Energie atomique sera bientôt achevé à Marcoule, près d'Avignon. La Norvège s'apprête à construire une centrale atomique au cœur d'une montagne, à Halden. Ce réacteur fournira, à partir de 1957, 10.000 kilowatts-heure et alimentera des fabriques de pâte à papier et de papier. Un réacteur atomique assurera la production du tiers du courant électrique de l'Exposition de Bruxelles de 1958. Après l'exposition, la Société nationale des Chemins de fer de Belgique bénéficiera du courant de ce premier réacteur. En Allemagne occidentale, la construction d'une première centrale atomique commencera dès que le Parlement de Bonn aura voté la législation correspondante.

N° 1.

OMBRES ÉVANOUIES
Le Cinéma avant le Cinéma

Les origines du cinéma..... J. Guérif
Faits et Chiffres, dernière édition..... J. Douglas
La Belle Epoque des Actualités.....
M. Toulemonde rêve les yeux ouverts..... W. D. Wall
Histoire en Images du Cinéma.....

Autres articles

L'Art du Couteau et du Pinceau en Chine, il y a 2.000 ans. Chou Ling
Les Voyages de M. Gulliver chez les petits et les grands.. Alain Gille
Qui êtes-vous? Quiz microscopique.....

N° 2.

L'AMÉRIQUE LATINE
Un continent qui va de l'avant

La « Faim de la Terre » chez les Indiens des Andes..... A. Métraux
Le « Polygone de la Sécheresse » dans le Nord-Est du Brésil.....
E. Aubert de la Rue
« Los Unesco » (Les Experts de l'Unesco en Amérique Latine).....
D. Behrman

- (1) Les Mayas découvrent le métier Jacquard.
(2) Le Don Quichotte de la Radio Colombienne.
(3) Des maisons qui poussent comme du café.

Les fabuleux potiers Mochicas..... J. C. Andrade

N° 3-4.

MARIONNETTES
Des Poupées et des Hommes

Elles nous donnent une leçon..... M. Kurtz
« Shakes contre Shav », bataille des siècles..... J. Douglas
L'Unesco a créé Crefalito frère de Guignol..... G. Anzola Gomez
A Ja Cour du Grand Mogol..... T. S. Satyan
Le rideau ne se lèvera plus en Extrême-Orient. Roshan Dhunjibhoy
Petrouchka 1955, les marionnettes soviétiques.....
Je suis Polichinelle, Punch, Pulcinella..... G. Sigisbert
Des Poupées et des Hommes de partout..... G. H. Rivière
Les Comédiens de bois se réfugient dans l'abstrait. Jacques Chesnais
Teatro dei Piccoli.....
Vedettes de l'écran et des dessins animés en Tchécoslovaquie.....

Autres articles

Sirs-el-Layyan (face à un village arabe)..... G. Fradier
Passeport pour un village fantôme (Brouage)..... P. Berlijn
Banc d'essai de la littérature enfantine (Munich)..... B. Gnauck
Les comptes secrets du Roi Mino sont dévoilés..... D. Gillie
La Santé est-elle un fléau? L'O.M.S..... J. Manevy
L'Eau, miroir de la santé : faits et chiffres.....

N° 5.

LES SAVANTS EXPLORENT LES OCÉANS

Les meilleures histoires de marins..... F. Le Lionnais
Des usines flottantes traquent le gibier..... D. Gunsten
Rendez-vous dans l'Antarctique (Migrations et marquage). P. Budker
Le Pain de la Mer : le plancton..... Ch. Drummond
De l'Homme-Poisson à la Femme-Sirène..... J. Marabini
Les Détectives de l'Océan.....

Autres articles

« Qui plane entre ciel et terre », les météores..... Pr. Sotiriou
Trois tonnes de dattes égalent une tonne de sucre..... G. Fradier

N° 6.

L'ÉTRANGER
Comment on le voit

Méfiez-vous des images toutes faites..... O. Klineberg
Un Britannique dissèque les Américains..... D. W. Brogan
Compagnons de voyage sur cette planète..... H. Kerst
Un village français mis à la question..... L. Bernot et R. Blancard
Ces croquis font plus de mal qu'un long discours..... G. Gadoffre

Autres articles

Soudan : le pays se transforme plus vite que les hommes.. A. Shaw
1955 : Année de la T. V. pour de nombreux pays..... H. Cassirer
Renaissance de l'Art Indien à Quito..... L. Linke
Shramdan : le don du travail en Inde..... H. P. Muller

N° 7.

ÉCOLES DU DÉSERT
But et espoir de 900.000 réfugiés arabes

Un exode jusqu'ici sans retour..... M. Winter
Supprimez nos rations... mais donnez-leur des écoles.... F. Walter
Boursiers : les plus brillants parmi les pauvres.....

Autres articles

L'Opéra de Pékin (20 siècles de répétitions)..... B. Gargi
Le Musée de vos rêves, vous pouvez l'acheter..... J. Leymarie
Le Fer « fabuleux métal »..... A. Métraux
30 millions de livres pour les écoliers de Corée.....

N° 8-9.

A LA CONQUÊTE DU DÉSERT

La Terre a soif..... J. Swarbrick
A la Conquête du Désert..... B. T. Dickson
95 savants auscultent les sables.....
Autant en apporte le vent..... E. W. Golding
L'Energie solaire domestiquée..... G. Wendt
Le Géant des Pyrénées..... D. Behrman
Le chameau — fable et réalité..... B. et K. Schmidt-Nielsen
L'Art fleurit en plein Sahara..... J. Gabus
Culture sans terre..... J.W.E.H. Sholto-Douglas
Une équation à trois inconnues..... H.I.S. Thirlaway
Pluie sur mesure : un rêve millénaire.....
Invocation aux dieux de l'eau.....
Le Mythe des Tropiques..... W.S.S. Ladell
Un désert saturé d'humidité..... G. de Réparaz

N° 10.

LES NATIONS UNIES ONT DIX ANS

Ma Chère Jenny (historique des Nations Unies)..... H. Abraham
Côté jardin, la paix vous accueille.....
De San Francisco à New York en passant par Paris.....
Les Nations Unies de A à Z.....
Une nouvelle collection de timbres.....

Autres articles

Or vert et gerbes d'or : la F.A.O. en faits et en chiffres.....
Après l'éclair, la lumière... l'âge atomique..... G. Wendt

N° 11.

LA FEMME EST-ELLE UN ÊTRE INFÉRIEUR?
Son rôle dans la politique, l'éducation, le travail, la famille

La Femme, associée à part égale..... Mme A. Myrdal
Le sexe fort..... A. Montagu
Le jour de la « casquette blanche » (reportage photographique).....
L'éducation du corps (reportage photographique).....
Antiféminisme et complexe d'infériorité..... M. Duverger
Comment elles votent dans le monde entier.....
Les lois et les coutumes : une course-poursuite.....
La « Primitive » cette méconnue..... A. Métraux
Ma Femme? Elle ne fait rien, elle reste à la maison..... L. Noblet
Derrière le voile : un nouveau visage..... A. H. Hourani
Idées courtes et cheveux longs..... G. Cabrini

N° 12.

A CHACUN SON NOUVEL AN
Tour du Monde des meilleurs vœux

Le jour où rien ne finit et où tout recommence..... G. Cabrini
Nouvelle année, peau neuve..... M. Eliade
Offrir, c'est souhaiter..... Cl. Lévi-Strauss
Avec nos meilleurs vœux... les cartes du Nouvel An.....
Pendant 4 jours et 5 nuits personne ne dort à Bornéo.....
A Bali, les offrandes aux dieux sont mangées par les hommes.....
Un premier janvier avec les ombres des Incas..... A. Métraux
Le pays des nombreux Jours de l'An : Inde..... K. Singh
Le premier Baisakh, film multicolore (reportage photographique)....
Les éléphants parés pour la fête (reportage photographique).....
De la carpe au gâteau (Japon)..... S. Kimura
La nuit de la Saint-Basile (Pays slaves)..... E. Falck
Le 28^e jour de la 12^e lune (Chine)..... Lin Yutang
Chasser les démons : première tâche de l'année (Tibet).....

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE EN 1955

